

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

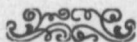
POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

NOUVELLE SÉRIE

QUATRE-VINGT-DOUZIÈME NUMÉRO

JUIN 1907



MONTREAL

ARBOUR & DUPONT, imprimeurs, 419 et 421, rue Saint-Paul

1907

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Archevêché de Montréal, 15 avril 1907.

Lettre

Nous p
vêque de
que Sa G

A M. le r

Mon



OI
t
l
provinces
Saskatch
par des L
naire de
l'auteur d

SAINT-BONIFACE, Manitoba

Lettre de Sa Grandeur Mgr Langevin

ARCHEVEQUE DE SAINT-BONIFACE

Nous publions avec bonheur la lettre suivante de Mgr l'archevêque de Saint-Boniface, ainsi que celle du Père Bonald, o. m. i., que Sa Grandeur a bien voulu nous faire parvenir.

MONTREAL.

Saint-Boniface, Manitoba, 4 mars 1907.

A M. le rédacteur des *Annales de la Propagation de la Foi*.

Monsieur le rédacteur,



OICI une lettre qui mérite d'attirer l'attention de tous les bienfaiteurs et amis de la belle œuvre de la propagation de la foi dans notre pays.

Le Keewatin est un pays immense où les quatre provinces de Québec, d'Ontario, de Manitoba et de la Saskatchewan ont des droits, et qui n'est guère habité que par des Indiens, la plupart païens. Or, le premier missionnaire de ces régions est le Rév. Père Bonald, o. m. i., l'auteur de la lettre que je vous prie de reproduire. Quand

il a commencé cette mission, à ma demande, il y a cinq ans à peine, il n'y avait qu'une famille catholique ; maintenant la mission compte plus de 200 catholiques ! Jamais le Méthodisme n'a trouvé d'adversaire plus redoutable que ce vénérable missionnaire qui a le don d'attirer les sauvages et de les gagner à la foi catholique.

A l'heure actuelle, des centaines et des centaines de sauvages demandent la " Robe Noire " avec instance, et leur conversion sera facile puisqu'ils n'ont pas encore été pervertis par l'or et les calomnies des protestants.

Il y a donc un magnifique champ d'action ouvert aux âmes généreuses que le bon Maître appelle à l'honneur et à la grâce de l'apostolat.

Il faudrait absolument des religieuses sachant l'anglais et le français dans cette mission florissante de Cross Lake (Lac Lacroix), sur la rivière Nelson. Que de bien à faire ! Que d'âmes à sauver ! Evidemment les secours en argent ou en habits seront fort appréciés.

Ne sont-ce pas là vraiment des *missions étrangères* tout comme celles de la Chine et du Japon.

N'y a-t-il pas encore des cœurs magnanimes au Canada comme aux premiers jours de la colonie de la Rivière Rouge ou des missions du Nord ?

Je vous remercierai à l'avance, M. le rédacteur, d'avoir donné la publicité à mon appel et à celui du bon Père Bonald.

Veuillez croire à tout mon dévouement en N.-S. et M. Im.

† ADÉLARD, O. M. I.,

Arch. de Saint-Boniface.

L. J. C.
et
M. I.

Mission du Lac LaCroix (Cross Lake),
Keewatin, 14 janvier 1907.

Au Rév. Père Prisque Magnan, o. m. i.,

Provincial des Oblats,

Saint-Boniface, Manitoba, (Can.)

Mon révérend et bon Père Provincial.

Votre bonne lettre datée du 24 octobre de Rome, m'est parvenue ici après le jour de l'an.

Il me serait très agréable et très profitable d'aller à Winnipeg pour le 17 février prochain pour vous voir et vous parler *os ad os* sur l'état de nos missions ici, mais je ne vois guère la possibilité de réaliser ce plaisir. Les dépenses du voyage, le froid de la saison et ma santé y font obstacle. Au moins, je peux vous écrire et je veux ici présenter à votre considération et à celle de votre conseil les respectueuses observations suivantes que je crois devant Dieu très importantes.

1o *Reforme des mœurs*. — Il nous faut absolument moraliser nos convertis. Pour cela, changer les habitudes c'est très difficile sinon impossible pour la génération présente, c'est-à-dire nos adultes. Mais on pourrait former aux habitudes chrétiennes et catholiques la jeune génération qui grandit. Pour cela il faut une école internat et des Sœurs, cela a été dit au chapitre général de 1904. D'après les réponses que je donnais aux renseignements que me

demandait, l'été passé, le Rév. Père Gendreau, le Rév. Père me disait qu'il nous serait facile d'obtenir du gouvernement une école pensionnaire à Cross Lake, où il y a bonne terre, foin et pacage, pêche abondante, bois de construction et 53 enfants catholiques. Un agent, M. Fleetham, venu ici, 'en visite, en 1904, me disait : " L'école du jour est inutile et le gouvernement dépense en pure perte son argent ; ce " qu'il faudrait ici c'est une école pensionnaire ; agissez en " ce sens, je vous encouragerai et vous appuyerai ; c'est facile " pour vous, catholiques, vous y réussirez avec des Sœurs ". Voilà ce que disait cet agent, retourné déjà dans l'Ouest.

Les méthodistes ont une école pensionnaire à Norway House ; ils ne peuvent pas en avoir une autre ici à proximité, mais les nôtres qui sont les plus rapprochées sont celles de Fort Alexandre ou de Pine Creek.

Nos enfants sont mal élevés par leurs parents, ils sont scandalisés chez eux par les paroles et les mauvais exemples des adultes et de la jeunesse. Ils assistent aux valse et aux danses, etc. Les ministres qui cherchent à faire apostasier nos néophytes, sans cependant y réussir, cherchent aussi à nous supplanter par l'école ; avec leur argent et leurs richesses, ils offrent des vêtements et d'autres secours aux parents pour avoir leurs enfants catholiques à leur école méthodiste. Ils ont réussi à en avoir trois pour deux ou trois semaines ; ils ont même attiré un garçon de douze ans ; mais j'ai réussi à le ramener aussi et j'ai tout déclaré à M. Lemman, l'inspecteur, qui en a été indigné et en a fait des reproches au ministre. Je passe sous silence les autres faits et gestes du ministre qui n'ont pas rapport à l'école.

20 Oxford
de la Cie de
n'ont pas enc
bien mieux
Des trois post
reçu. Les ind
et même ma
Le commis de
favorable. M.
une mission c
qu'à trois jou

Le Père T
dévouer à l'év
Cris seulemen
Quatre famill
venues de Ox
sont suffisamn
Island Lake
visiter les C
fois au milie
jamais ! Si v
Thomas vers
Oxford House

Nous avons
Maskégons de
vre ces mission
aurons la vict
sauvages plus
plus solide que
J'ai écrit, e

20 *Oxford House*.—J'appelle votre attention sur ce poste de la Cie de la Baie d'Hudson où les ministres méthodistes n'ont pas encore résidé longtemps. Ces bons indiens valent bien mieux que ceux de Cross Lake ou de Norway House. Des trois postes visités l'été passé, c'est là où j'ai été le mieux reçu. Les indiens m'ont témoigné beaucoup de sympathie et même manifesté le désir de nous voir établis chez eux. Le commis de la Hudson Bay Co., en cette place, nous est très favorable. M. McTavish nous verrait avec plaisir établir une mission catholique en ces parages. Nous ne sommes qu'à trois jours de distance de Cross Lake à Oxford House.

Le Père Thomas serait on ne peut plus heureux de se dévouer à l'évangélisation de ces sauvages qui parlent le Cris seulement et qui ont des parents ici à Cross Lake. Quatre familles catholiques établies depuis peu ici sont venues de Oxford House. Les Pères de Norway House sont suffisamment occupés avec cette résidence ainsi que Island Lake et God's Lake, mais un de nous pourrait visiter les Cris de Oxford House et résider quelquefois au milieu d'eux. C'est un temps propice s'il en fut jamais ! Si vous le voulez, je pourrai envoyer le Père Thomas vers le 15 mars pour aller passer le printemps à Oxford House et s'en revenir en juin.

Nous avons commencé de convertir à la vraie foi les Maskégons de ces parages ; il faut, sans s'attarder, poursuivre ces missions, malgré l'opposition des méthodistes. Nous aurons la victoire en quelques années. La conversion des sauvages plus éloignés dans les terres sera plus facile et plus solide que celle des nôtres, ici.

J'ai écrit, en novembre, le rapport annuel de mes mis-

sions et je l'ai adressé au rédacteur de nos *Annales des Oblats*. Peut-être paraîtra-t-il dans un numéro de l'année courante. Depuis ce rapport je vous dirai que le ministre protestant n'a rien épargné pour tâcher de faire apostasier nos catholiques.

Personne n'a mordu à la tentation, sinon celui qui, par excès de pauvreté, a laissé aller quelques jours ses trois enfants à l'école du ministre pour payer le *butin* donné à cette condition à ses enfants qui étaient nus. Mais le pauvre homme est venu pleurer chez moi, exprimant son regret d'avoir scandalisé les catholiques ; et il s'est empressé, depuis, de reprendre ses enfants, malgré les offres nouvelles du ministre. Une pauvre femme est allée chercher son garçon que le ministre avait introduit dans son école.

Nous sortons triomphants de la lutte et M. Lemmen, inspecteur des réserves, n'a eu que des éloges pour notre école et m'a remercié avec effusion et même les larmes aux yeux, de ce que j'avais sonné notre cloche en son honneur


Bénissez vos missionnaires.

E. BONALD, o. m.

SOU

Réel em

Mon bien ch

 E R. dre plac pour

gence du pay

Lorsque je cotins.

Pour une l

Aussi l'ai-j étions encore quait février.

Mais, enco la maison dep rentrer dans t quatre pieds

COLOMBIE BRITANNIQUE

SOUVENIR DE MISSION

Par le R. P. BELLOT, o. m. i.

Réel embarras. — C'est loin. — En panne. — Sermon difficile. — Le lit du sorcier.

Mon bien cher Père,

UE R. P. Chiappani nous quitte demain pour se rendre à New Westminster, vous êtes prié de le remplacer. Voyez si vous pouvez trouver un sauvage pour vous ramener ; sinon, prenez le stage (diligence du pays) ”.

Lorsque je reçus le billet ainsi conçu, j'étais chez les Chilcotins.

Pour une lettre, c'en était une, n'est-ce pas ?

Aussi l'ai-je tournée et retournée, lue et relue. Nous étions encore loin du 1er avril, puisque le calendrier marquait février. Donc ce n'était pas une farce.

Mais, encore une fois, pourquoi ce billet ? J'avais quitté la maison depuis quinze jours ou à peu près, et devais y rentrer dans une autre quinzaine. Il y avait bien trois ou quatre pieds de neige et sûrement le thermomètre devait

marquer de 30 à 350 au-dessous de zéro. Et puis ce n'était pas une petite chevauchée qu'il fallait faire pour revenir, de 70 à 80 milles environ.

Dans ce temps-là, je ne connaissais ni A, ni B, en fait de mission, vu que c'était ma première tournée. Je passai donc la lettre au R. P. Thomas, et lui demandai conseil.

Un instant, il tortilla sa longue moustache.

— " C'est vraiment jouer de malheur, dit-il, je comptais justement sur vous pour aller chez les *Stones*. Vous ne pouvez prendre le *stage*, il va passer dans moins d'un quart d'heure ; et quant à trouver un sauvage pour vous conduire si loin, par un temps pareil, n'y songez pas. Ainsi donc, votre affaire est claire : demain vous viendrez avec moi, dans le camp des *Stones* ; mardi, vous prendrez le *stage*, cela ne fera que deux ou trois jours de retard. A l'impossible nul n'est tenu ".

Devant un tel argument, proféré par une bouche aussi pondérée que celle du R. P. Thomas, je n'avais qu'à m'incliner.

Le lendemain donc, nous partîmes en traîneau. Un jeune sauvageon nous conduisait. Était-il fier de mener deux robes noires ! . . . Comme son fouet claquait !! . . . La réserve se trouvait à douze milles plus loin, de l'autre côté de la rivière. Nous voulûmes l'abréger de 3 ou 4 milles, et pour cela nous prîmes un autre chemin. En cette occasion-là, que n'ai-je suivi les conseils, qu'autrefois, tout petit enfant, m'inculquait ma pauvre vieille mère :

— " Quand tu ne connais pas le chemin, mon petit, ne prends jamais de raccourcis ; suis toujours la grande route, c'est la plus sûre et la plus courte ".

Toujours
à droite et
tant bien
plus on m
labourait la
étaient fum
Et pas de
— " Est-
— " Je n
Et l'on en
— " Dis c
— " Pour
— " Je ne
— " Ni m
— " Mais
la neige, san
— " Peut-
Alors, je n
pays. Il tour
dû arriver er
Enfin une
l'attaque de f
J'ignore si le
per.
— " Si nor
P. Thomas, m
cas je promet
L'allure de
mètres, et nou
de fouet et les

Toujours est-il, que bientôt je vis mon sauvage regarder à droite et à gauche, tâchant de diriger ses deux pégases tant bien que mal. On montait, on montait toujours, et plus on montait, plus aussi la neige devenait épaisse. On labourait la neige, comme on dit ici. Enfin les chevaux étaient fumants et rendus.

Et pas de réserve.

— “ Est-ce loin ? ” demandai-je.

— “ Je ne sais pas, peut-être bien 2 ou 3 milles ”.

Et l'on en fait 8 ou 10.

— “ Dis donc, l'ami, ils sont longs tes milles ! ”

— “ Pour sûr, Père ”.

— “ Je ne vois pas trace de sentier ”.

— “ Ni moi non plus ”.

— “ Mais où vas-tu ? De ce train-là, on va coucher dans la neige, sans couverture et sans manger ”.

— “ Peut-être bien ”.

Alors, je m'aperçus que le cocher ne connaissait plus le pays. Il tournait, avançait, pour tourner encore. On aurait dû arriver en 2 ou 3 heures, on marchait depuis 7 ou 8.

Enfin une petite colline se dresse devant nous. Le cocher l'attaque de front. En avant l'escalade, c'était un vrai assaut. J'ignore si les Japonais ont des rampes aussi fortes à grimper.

— “ Si nous arrivons en haut, sains et saufs, dis-je au P. Thomas, nous aurons fameusement de la chance, en tout cas je promets un cierge à sainte Anne ”.

L'allure des chevaux se ralentit. Courage, encore 3 ou 4 mètres, et nous sommes sauvés ! Mais non. Malgré les coups de fouet et les cris du cocher qui les excite de son mieux,

un cheval s'abat, et le voilà qui roule les quatre fers en l'air. L'autre cheval, ne pouvant retenir le traîneau et son compagnon, recule un peu, puis s'abat à son tour. Les voilà roulant l'un sur l'autre.

— " Sautez vite ", dis-je au Père — et, joignant l'action à la parole, me voilà dans la neige. J'étais leste alors ! . . . Le Père, peut-être enchanté de se trouver dans pareil embarras, en voulant regarder à droite et à gauche, faillit être pris sous le traîneau qui se renversa subitement. Heureusement qu'il s'en tira à bon marché. Les chevaux embarrassés dans les harnais menaçaient de s'étrangler, ils tiraient une langue longue comme ça, et soufflaient comme une machine en panne.

— " Prends ton couteau, et coupe les traits ", dis-je au conducteur. On finit par dételer, et le traîneau, comme une avalanche, redescendit la colline. Les chevaux finirent par se relever tant bien que mal, et l'on attela de nouveau.

Pas commode de trouver tout son butin dans la neige. La preuve en est que le R. P. Thomas y laissa son bréviaire ; pour le retrouver, lorsqu'il s'en aperçut plus loin, il refit un mille à pied, avec de la neige jusqu'à la ceinture.

Enfin, après bien des tours et des détours, nous arrivâmes à la réserve. Il était près de 4 heures du soir.

— " Pour un raccourci, il est bon celui-là ", dis-je au Père.

— " Bah ! dit-il en souriant, c'est de la poésie, vous en verrez bien d'autres avant de mourir " .

C'est alors que je m'aperçus pourquoi le Père m'avait emmené avec lui.

Il prend un sauvage, et s'en va à la recherche d'un blanc, habitant à quelque 15 ou 20 milles de là. Il y avait deux ou

trois enfant
cette occasio

— " Vous
de préambul
et ferme. Le
matin, vous
bonne heure
parerez à la

J'étais pla
que les chevi
Je ne conna
plus, je poss
et vieilles à l
sans expérien
puisque j'étai
ma foi ! un d
culté.

Une demi-l
naire des plus
passent, les p

Pas de clo
trois ou quatr
de loin, je vou
cabane se rem
prirent ; en t
dont le meille
minuit, je les

Mais j'eus b
toutes les posit
à jongler, ce q

trois enfants à baptiser, et le père ne voulait pas manquer cette occasion pour en faire des chrétiens.

— “ Vous allez réunir les sauvages, me dit-il, sans plus de préambule, vous leur prêcherez, vous les savonnerez dur et ferme. Le soir vous leur ferez le catéchisme, et, demain matin, vous leur direz la messe. Je pense être de retour de bonne heure. Cependant, si je ne revenais pas, vous les préparerez à la confession, puis vous les confesserez ”.

J'étais planté, je vous l'assure. Cette tribu, plus sauvage que les chevreuils dont ils vivent, ne valait pas grand'chose. Je ne connaissais pas le premier mot de leur langue ; de plus, je possédais à peine le *Chinook*, et la plupart, vieux et vieilles à la figure tatinée, ne le comprenaient pas. Jeune, sans expérience, j'étais perdu, désorienté. Il n'y a pas à dire, puisque j'étais dans l'eau il fallait nager ou se noyer ; et, ma foi ! un demi-auvergnat ne recule pas devant une difficulté.

Une demi-heure après, j'avais composé un petit questionnaire des plus gros péchés. “ Avec ça, me dis-je, si les gros passent, les petits peuvent suivre la même voie ”.

Pas de cloche, j'en improvisai une. Une chaudière avec trois ou quatre cailloux dedans fit merveille. On l'entendait de loin, je vous l'assure. Avis aux fondeurs de cloches ! Ma cabane se remplit. Je les sermonnai. J'ignore s'ils me comprirent ; en tout cas, ils écoutaient bien, les petits anges, dont le meilleur en aurait revendu à Lucifer lui-même. A minuit, je les renvoyai et me fis préparer un lit.

Mais j'eus beau me tourner, et me retourner, prendre toutes les positions, je ne pus m'endormir. Je me mis donc à jongler, ce qui veut dire à réfléchir. Tout à coup une idée

se fait jour dans mon pauvre cerveau. " Je parie, me dis-je que je suis dans le lit et les couvertures du vieux Tobie, je crois, car j'ai oublié son vrai nom, grand docteur du diable, mort dans cette cabine, il n'y a pas plus de huit jours. Brrr !... Brrrrr ! ! !... Pour sûr, ce doit être son lit, ses couvertures, les sauvages ne sont pas si méticuleux ".

Le lendemain, sans en avoir l'air, j'interroge son antique et digne moitié.

— " Père, me dit-elle, que tu es bon, que tu es gentil etc... vrai, tu m'as rendu un fameux service ; sans toi, je n'aurais jamais plus habité cette maison, ni couché dans ce lit, car c'est ici qu'est mort mon vieux ; c'est son lit, ce sont bien ses couvertures. Mais maintenant tout est purifié sanctifié, puisque toi, grand docteur du Bon Dieu, tu y as couché dessus et dormi dedans ".

C'était bien gentil et bien flatteur, n'est-ce pas ? Pour moi, intérieurement je pensais tout le contraire ; et bien volontiers, j'aurais envoyé cabine, lit et vieille rejoindre le défunt. Qu'y faire ? le plus sage était de paraître content. Mais quelle démangeaison ! ! peut-être aussi que mon imagination s'en mêlait. Poétique la vie du missionnaire des sauvages ! ! hein !

Je suis juge de paix. — Drôle de malade. — Par la fenêtre. — Pas de viande. — Nos roses.

L'absence du P. Thomas se prolongeant, je dus me fendre d'un autre sermon, puis d'un long catéchisme.

Il fallut, ensuite, faire l'office de juge de paix. Oui, à la lettre, *Je suis juge de paix* !..

Une jet
avec un m
de gifles q
fallait don

Pas com

La fille
voulait pas
de l'hymén
mon attent

Je fis donc
et quel apl
pas plus av
ver à une

En vertu
enlever la
à la garde
commencèr

Le métis,
la fille si el
à quiconque

Effrayée,

La pauvre
lit. Pendan
mène. Peine

Le jeune
sauvages de
Tous en ay
soi-même le
mer. Alors, n
hommes l'en

Une jeune fille demeurait, depuis deux ans et plus, avec un métis qui la retenait par force. Elle recevait plus de gifles que de caresses ; ils n'étaient pas mariés, il fallait donc arranger l'affaire.

Pas commode, allez !

La fille ne voulait pas du jeune homme, et celui-ci ne voulait pas laisser la fille. Allez donc allumer le flambeau de l'hyménée dans pareil cas ! Je jugeai l'affaire digne de mon attention.

Je fis donc comparaître les coupables. Quelle couche ! et quel aplomb ! ! Après bien des pourparlers, on n'était pas plus avancé qu'au commencement, impossible d'arriver à une conclusion acceptable.

En vertu de mon autorité de juge de paix je fis donc enlever la jeune fille au loup ravisseur. Elle fut confiée à la garde de trois de ses parents. Mais ici, les choses commencèrent à s'embrouiller.

Le métis, furieux, prit sa carabine, et menaça de tuer la fille si elle ne revenait pas. Il menaça d'en faire autant à quiconque s'opposerait à ses désirs.

Effrayée, la sauvagesse vint se réfugier dans ma cabine. La pauvre se blottit dans un coin, entre l'autel et mon lit. Pendant ce temps, j'essayais d'argumenter l'énergumène. Peine perdue !

Le jeune homme devenant dangereux, j'ordonnai aux sauvages de s'emparer de lui et de lui enlever sa carabine. Tous en ayant peur, il fallut se résoudre à empoigner soi-même le jeune homme, à bras-le-corps, et à le désarmer. Alors, n'y ayant plus de danger pour leur peau trois hommes l'enchaînèrent. le mirent sur un traîneau, et

malgré ses cris et ses supplications, l'emmenèrent en prison chez les blancs...

Mais, hâtons-nous de le dire, en chemin ils lui laissèrent couper ses liens, et se sauver dans les bois. Puis, tout contrits, ils revinrent me dire que le captif avait pris la clé des champs. Je crois bien !... Farceurs, va ! Ils crurent que j'ajoutai foi à leurs paroles. Le fait est que nous fûmes débarrassés de cet individu pendant quelque temps. C'était tout ce que je demandais.

Une demi-heure plus tard, me trouvant seul pour quelques instants, je réfléchissais, me demandant ce qui allait arriver. Silencieusement, la porte s'ouvre et un jeune sauvage se présente.

— " Père, mon frère est malade et voudrait te voir ".

— " Comment ? lui dis-je, je parlais avec lui, il n'y a pas trois quarts d'heure, et il était bien portant alors !... "

— " Possible !... Mais il est bien malade maintenant ".

— " Où demeure-t-il ? "

— " Là-bas, dans cette longue maison, l'avant-dernière ".

— " *Very well*, j'y vais à l'instant ".

Et je pris mon chapeau.

— " Non, non, pas maintenant. Attends un peu, tout à l'heure ".

— " Non, tout de suite ".

Et je partis, car je me doutais de quelque chose.

A peine étais-je à vingt pas de la maison que je vis tout le monde s'esquiver, on eût dit une bande d'oiseaux effrayés.

— " Qu'est-ce que cela veut dire ? " dis-je au sauvage qui m'avait suivi.

— " Je ne sais pas ".

J'entendai

— " Je pe
sorcier, est
malade ".

— " Peut-

— " Et tu

— " Hum

Je voulais
venir. A l'in
belle.

Je leur dis

Je les me
hommes s'y p
d'ailleurs, ét
n'aurais pu p
tant l'ouvertu

De guerre l
quoi leur prêt
je leur servis.

Je saute au
cotone. Le bo
tout. Mais q
posséder le do

La nuit ar
refendre d'un
chisme et de j

Ce jour-là,
en regardant
Anne, je ne vc
badaient, se po

J'entendais maintenant chanter, sauter, souffler, hurler.

— “ Je parie, dis-je alors, que le docteur sauvage, le sorcier, est en train de faire des siennes ; il arrange mon malade ”.

— “ Peut-être bien ”.

— “ Et tu venais me voir et m'empêcher de le savoir ! ”

— “ Hum ! ”

Je voulus entrer. Bernique ! porte close. On m'avait vu venir. A l'intérieur on sautait et l'on soufflait de plus belle.

Je leur dis d'ouvrir. Peine perdue.

Je les menaçai d'entrer par la fenêtre : aussitôt deux hommes s'y postèrent pour m'en défendre l'accès. Ce qui, d'ailleurs, était bien inutile ; car, l'eussè-je voulu, je n'aurais pu pénétrer par là : ma tête n'aurait pu passer, tant l'ouverture était étroite.

De guerre lasse, je revins chez moi. Mais je savais sur quoi leur prêcher. Je vous fais grâce de la catilinaire que je leur servis.

Je saute aussi par-dessus la confession en langage *chil-cotine*. Le bon Dieu doit la comprendre, puisqu'il connaît tout. Mais que saint François-Xavier était heureux de posséder le don des langues ! !..

La nuit arrivant, et pas de Père Thomas, il fallut se refendre d'une autre sortie, d'une autre séance de catéchisme et de justice de paix.

Ce jour-là, ai-je donc manqué à la modestie des yeux en regardant par la petite fenêtre ? Mais, comme sœur Anne, je ne voyais rien venir, excepté les chiens qui gambadaient, se poursuivaient et se roulaient dans la neige.

Pendant ce temps, le malade à la porte close m'envoyait quérir. Je refusai d'y aller.

— “ Vous m'avez fermé la porte au nez, vous avez pris la médecine du diable, j'en ai le cœur bien malade, je ne peux y aller maintenant ; peut-être plus tard ”.

Quatre ou cinq fois, on revint à la charge. Je demeurai ferme, et refusai toujours, pour leur faire voir l'énormité de la faute.

Enfin, à 10 heures du soir, j'entends un bruit de pas de cheval ; c'était le Père qui revenait. Silencieux, il secoue la neige de son capot, et s'assoit dans un coin.

Je continuais la séance. Insensiblement, je fais glisser la discussion sur la sorcellerie, et, en deux mots, voilà le Père au courant de l'affaire. Je lui dis que j'ai refusé de voir le jongleur et le jonglé. Il m'approuve, et, alors, prend la parole à son tour. Ont-ils été flagellés !!!

Je raconte ensuite au Père que les sauvages ont été fidèles aux réunions, mais qu'ils ont oublié de me donner à manger pendant ces deux jours, excepté un peu de lard rance et quelques patates sauvages.

— “ Ils n'avaient pas de viande ”, disaient-ils.

— “ Pas de viande, les menteurs ! et hier encore, un tel a tué deux chevreuils ”.

Le lendemain matin, on devait partir, mais je vous assure que nous eûmes de la viande fraîche à déjeuner.

A une heure du matin, l'on vint encore nous déranger pour aller voir le soi-disant malade. Toute sa maladie consistait en un rhumatisme des reins. Le R. P. Thomas se contenta de se retourner dans ses couvertures en disant :

— “ Va dire à ton frère de reprendre le docteur sau-


vage
puni
bonn
pas c
Vo
apost
Ain
il y a
bien,
franc
divin

vage ; il l'a pris une fois en face du prêtre, le Bon Dieu le punira pour cela. J'ai sommeil, je dois partir de bon matin, bonne nuit ! A propos, ferme bien la porte, car il ne fait pas chaud ”.

Voilà, chers amis lecteurs, le récit de ma première course apostolique chez les *Chilcotins*.

Ainsi que vous avez pu le remarquer, nos roses, si roses il y a, ne sont pas sans épines. Si nous faisons un peu de bien, il est toujours frappé au bon coin, celui de la souffrance. Nous agissons, travaillons comme notre Modèle, le divin Crucifié. *Fac secundum exemplar.*

LES NOIRS DE L'UGANDA ET LE CHAPELET

A piété des Baganda envers Marie est grande. Que de traits édifiants nous aurions à raconter sur leur dévotion au saint rosaire ! — Le culte que le catéchumène à pour la médaille miraculeuse, le néophyte le reporte sur le chapelet.

En prévision de son baptême, le catéchumène cueille dans la forêt les baies d'un arbrisseau très dures, d'un noir brillant, appelées " malaga ". Puis il trouve sur les bords du Nyanza un roseau filamenteux assez semblable au papyrus, appelé " kibbo ". Avec les filaments de ce roseau, le futur chrétien tresse une ficelle qui servira de chaînette à son rosaire. Les graines de malanga une fois percées, enfilées et distribuées en cinq dizaines, il noue le tout dans les pans de son " lubugo "(1), en attendant le jour du baptême. Aussitôt que l'eau sainte a coulé sur son front et avant même de sortir de l'église, il se passe au cou le chapelet de malanga. C'est ce qu'il appelle son " lusamba ", comme qui dirait son " collier d'honneur. "

O heureux ! mille fois heureux celui qui peut se procurer un véritable chapelet, un chapelet tel que les blancs en font dans leur pays ! Pour en avoir un, les enfants pleurent et gémissent des semaines et des mois, et le missionnaire, pour

(1) Vêtement " d'étoffe du pays ", faite de l'écorce d'un arbre appelé " mutuba "

ne pas les attr
traire à leurs p
du pays des Ble
achète à bas p
qu'il revend à
quand il voit e
sant pour ache
naît plus de bo

Dans l'Ouga
seulement de
habit neuf et
sans hésiter, et
par ces temps p
onna ", un chaj

Souvent on re
filles, en haillo
ques jours, mais
pelet ; et quand
pauvres chrétier
et le serrent sur
de froid : " Sap

Depuis le pre
des sujets, tous
couronne de M
réservent les che
ceux qui n'ont q
que l'écolier l'es
de sa décoration

(2) Le cauri est un
dix environ pour fa

ne pas les attrister, n'a qu'une ressource : celle de se soustraire à leurs pieuses importunités. Pour avoir un chapelet du pays des Blancs, le jeune homme se fait petit marchand : il achète à bas prix, aux pêcheurs du lac, quelques poissons qu'il revend à très petit bénéfice ; après plusieurs semaines, quand il voit entre ses mains un nombre de cauris (2) suffisant pour acheter l'objet de ses rêves, alors sa joie ne connaît plus de bornes.

Dans l'Ouganda, un néophyte sans chapelet et couvert seulement de quelques guenilles, a-t-il à choisir entre un habit neuf et un chapelet, c'est le chapelet qu'il préférera sans hésiter, et, si vous lui objectez qu'il grelotte de froid par ces temps pluvieux, il répliquera : " *Sapule esinga byonna* ", un chapelet est préférable à tout !

Souvent on rencontre de grands garçons, de grandes jeunes filles, en haillons : ils avaient un lubugo neuf il y a quelques jours, mais ils l'ont vendu ou échangé contre un chapelet ; et quand, transis, par la fraîcheur de la nuit, ces pauvres chrétiens se réveillent, ils palpent leur cher chapelet et le serrent sur leur cœur. Ils répètent tout en tremblant de froid : " *Sapule esinga byonn* ".

Depuis le premier ministre du royaume jusqu'au dernier des sujets, tous les Baganda chrétiens portent au cou la couronne de Marie, avec cette différence que les chefs se réservent les chapelets à grains plus gros ; mais tous, même ceux qui n'ont qu'un rosaire de malanga, en sont aussi fiers que l'écolier l'est de sa croix d'honneur ou le vieux soldat de sa décoration.

(2) Le cauri est un petit coquillage qui sert de monnaie. Il en faut dix environ pour fait un sou.

Une fois en possession du chapelet, le néophyte le récite. — “ Je ne sache pas, disait il y a quelques années Mgr Streicher, que parmi nous 1,5000 chrétiens du Buddu, *il y en ait un seul qui ne récite habituellement son chapelet chaque jour*, et je connais une foule de néophytes qui récitent journellement le rosaire en entier. — “ Père, me dit un jour un d'entr'eux, depuis ta dernière visite, j'ai oublié deux fois la récitation de mon chapelet ; mais, je m'éveillai la nuit et je l'ai récité à genoux. ”

Comme vous seriez édifiés, chers lecteurs, si vous pouviez voir dans les missions de l'Ouganda la chapelle de la Sainte Vierge toujours bondée de monde, depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit, et ces nègres agenouillés de longues heures devant la statue de Marie, tandis que leurs doigts égrènent le chapelet ! . . .

L'



une con
opinion.

A peu
sen au
Athènes
apôtres.
païen m
l'animal,
penchan
bien ? V
juste, ch

Ou bie
scandale
de l'hom
la femme
ment, m
philosoph
verniss : v
qui marq

Des A
que méri
empire q
niers mar

L'ÉVANGELISATION DU MONDE PAÏEN

QU'ON se représente parfois (et dans un certain monde la chose est considérée comme un axiome) les peuples païens comme aspirant après l'Évangile et prêts à une conversion en masse. Rien n'est plus faux qu'une telle opinion.

A peu de différence près, le paganisme de nos jours présente au missionnaire les mêmes obstacles que Rome et Athènes présentaient jadis à saint Paul et aux premiers apôtres. Pourquoi d'ailleurs en serait-il autrement ? Le païen moderne a-t-il changé ? A-t-il cessé de vivre selon l'animal, a-t-il perdu sa concupiscence, ses passions, son penchant pour le mal, son égoïsme, sa faiblesse pour le bien ? Vit-il selon l'esprit, est-il devenu humble, chaste, juste, charitable ?

Ou bien a-t-on cessé de prêcher Jésus crucifié, la Croix, scandale aux Juifs et folie aux païens ? Même dégradation de l'homme, même mépris de ses droits, même déchéance de la femme, mêmes passions, même corruption, même avilissement, même orgueil, mêmes prétentions hautaines de la philosophie, même absence de véritable civilisation et même vernis : voilà, à deux mille ans de distance, les stigmates qui marquent le paganisme.

Des Ainos du Japon au Caire et aux Hottentots de l'Afrique méridionale, le paganisme étend son empire. Et quel empire que celui-là ! Écoutez le Père Captier, l'un des derniers martyrs français : " Là, dit-il, où l'empire de l'homme

a remplacé l'empire de Dieu, jetez un drap mortuaire et écrivez : *C'est ici le Bas-Empire, c'est ici la ruine* ”.

Si nous jetons un rapide coup d'œil sur l'histoire de l'évangélisation, nous distinguons trois grandes périodes. La première couvre les premiers siècles et finit par la conversion de l'empire romain ; la deuxième est, si l'on veut, l'évangélisation du moyen âge et aboutit à la conversion des barbares ; la troisième est la période actuelle, où l'évangélisation, de partielle, devient universelle.

Les missionnaires du moyen âge eurent, relativement s'entend, moins de difficultés à vaincre, moins d'obstacles à surmonter. Les tribus sauvages de la Germanie n'avaient à opposer aux apôtres que des systèmes philosophiques ou religieux très rudimentaires, ainsi encore chez les Druides de la Bretagne et plus tard chez les Gaulois. Peut-on indiquer une conquête plus aisément réalisée que celle de l'Irlande par saint Patrice, des Pictes et des Scots par les Moines d'Ione et Colomban l'aîné ?

Tout autrement difficile est la lutte que les apôtres des premiers siècles et les missionnaires d'aujourd'hui ont à soutenir. Sous certains rapports, il y a des traits de ressemblance frappants entre le paganisme moderne et celui du monde européen aux temps qui étaient de l'autre côté de la croix.

Vu d'un certain côté, le paganisme moderne nous apparaît comme un immense cloaque. Chez certains peuples, la dépravation est telle que la plume se refuse à la décrire.

Le trait de ressemblance le plus marqué entre les deux paganismes est encore l'immoralité. Relisez le premier chapitre de l'Épître aux Romains de saint Paul, où l'apôtre

flétrit avec son temps, et de la Corée, de l'Afrique.

Dans l'Inde elle atteint un le caractère de Muller lui-même formules littéraires obscènes qu'il lection de divinité est marquée au plis de symbolisme les devadases l'obscénité dans les ordinaires : voir l'Inde, d'après près la société.

Cette dépravation mœurs que le gouvernement dans sa législation attentats aux mœurs commence comme s

“ Ce chapitre sculptée ou peinte ou dans les voûtes idoles, ou encore religieux ! ”

Les pays mah

flétrit avec son énergie habituelle les vices de la société de son temps, et vous aurez une image exacte de l'état moral de la Corée, de la Chine, de l'Inde, des îles du Pacifique et de l'Afrique.

Dans l'Inde notamment, l'immoralité arrive à son apogée : elle atteint un point tel qu'on a pu dire qu'elle constituait le caractère de l'Hindou. Culte parfois si licencieux que Max Muller lui-même reconnaît l'impossibilité de traduire ses formules littéralement. Burnouf a trouvé les Trauties si obscènes qu'il s'est refusé à en donner une traduction. Collection de divinités près de laquelle la mythologie grecque est marquée au coin de la pureté évangélique, temples remplis de symboles et de sculptures obscènes et desservis par les devadars ou jeunes filles esclaves de leurs sectateurs ; l'obscénité dans le chant et dans la conversation, choses très ordinaires : voilà en quelques mots la situation morale de l'Inde, d'après les témoignages de tous ceux qui ont vu de près la société hindoue.

Cette dépravation règne tellement en maîtresse dans les mœurs que le gouvernement anglais a dû en tenir compte dans sa législation. Le chapitre du code pénal relatif aux attentats aux mœurs en matière d'art et de littérature commence comme suit :

“ Ce chapitre ne s'applique pas à toute image gravée, sculptée ou peinte, représentée soit en-dehors des temples ou dans les voitures et chars employés pour le transport des idoles, ou encore gardée ou employée dans tout autre but religieux ! ”

Les pays mahométans, tels que l'Afghanistan, l'Arabie, la

Perse, la Turquie et l'Afrique ne sont guère inférieurs sous le rapport de la dépravation des mœurs, à l'Inde et à la Chine. Inutile de rappeler au lecteur que le Koran, à côté de quelques passages excellents, et qu'il a empruntés à l'Évangile, fait appel aux passions les plus basses de l'homme, aboutit à la dégradation de la femme, à la destruction de la famille, remplace l'amour par la bestialité sauvage et engendre les vices antinaturels qui empoisonnent la société de génération en génération. Les doigts souillés de l'Arabe sensuel marquent chaque verset de souillures indélébiles.

Si nous descendons dans le domaine intellectuel de la lutte que livre aujourd'hui le christianisme, représenté par ses enfants d'élite, au paganisme asiatique, la ressemblance que nous constatons tantôt s'accroît encore davantage, au point qu'on pourrait croire à une quasi-identité. L'orgueil hautain du brahmanisme et le mépris du mehometisme équivalent, pour le moins, à la suffisance de la philosophie grecque, aux yeux de laquelle l'Évangile n'était que folie. L'austérité orgueilleuse des stoïques a sa contre-partie dans l'ascétisme des fakirs. Une comparaison attentive des six grandes écoles de la philosophie hindoue avec les systèmes de la Grèce et de Rome remplirait l'esprit de surprise à la vue de leurs innombrables analogies.

La théorie atomistique de la création avancée par Lucrèce et adoptée par nombre de nos savants modernes se retrouve dans la philosophie Nyaza des Hindous. Le pessimisme de Plin et de Marc-Aurèle est beaucoup mieux élaboré par Cautama. Les Hindous ont leurs catégories et leurs syllogismes aussi bien qu'Aristote.

Dans ces conditions, on voit que la situation de l'apôtre

des temps mo
Pierre et de s
nombre qui n
malgré ces dif
à Dieu leurs s
à faire la lum

L'Asie comp
8,400,000 prot
que le nombre
de catholiques
matiques ; l'A
pour 37,000,00
des Pères Mari
la foi a fait de
tis dépasse auj

Donnez enco
chose dont elle
de l'Hindou lu
débauché. Cor
sera aisée, elle
sant la polygar
rompt et à l'ad
abaissée par un
naissant le droi
contre la bruta
insufflera dans
d'amour et de s
possible et qui

des temps modernes n'est guère meilleure que celle de saint-Pierre et de saint Paul. Il n'est pas même jusqu'à leur petit nombre qui ne complète la ressemblance. Mais, comme jadis, malgré ces difficultés humainement insurmontables, offrant à Dieu leurs souffrances, les envoyés d'En-Haut sont arrivés à faire la lumière dans les ténèbres.

L'Asie compte aujourd'hui 6,000,000 de catholiques pour 8,400,000 protestants et 3,585,000 schismatiques ; en Afrique le nombre des adorateurs du vrai Dieu s'élève à 6,000,000 de catholiques romains, 1,400,000 protestants, 600,000 schismatiques ; l'Amérique compte 56,000,000 de catholiques pour 37,000,000 de protestants ; en Océanie, sous l'action des Pères Maristes de Lyon et des missionnaires d'Issoudun, la foi a fait des progrès étonnants : le nombre des convertis dépasse aujourd'hui le chiffre de 9,119,000.

Donnez encore à l'Église un siècle de liberté, la seule chose dont elle ait besoin, et elle fera du Chinois dépravé, de l'Hindou luxurieux ce qu'elle a fait jadis du Romain débauché. Comme jadis encore, la rénovation sociale lui sera aisée, elle rétablira la famille sur ses bases en détruisant la polygamie, en jetant l'anathème au divorce qui la rompt et à l'adultère qui la souille, en relevant la femme abaissée par un esclavage quarante fois séculaire, en reconnaissant le droit à l'existence de l'enfant et en le protégeant contre la brutalité paternelle ; comme jadis, toujours elle insufflera dans les mœurs cet esprit de charité, de solidarité, d'amour et de sacrifice sans lequel il n'est pas de société possible et qui ne peut exister en-dehors du christianisme.

THÉOPHILE GOLLIER.

AFRIQUE ORIENTALE

LES MEMOIRES D'UN SAUVAGE

Par le R. P. JOSEPH CAYSAC

De la Congrégation du Saint-Esprit, missionnaire
au Kikouyou

Sous ce titre, le R. P. J. Cayzac donne l'exposé très fin, très renseigné et très intéressant d'un "sauvage" du Kikouyou, dans la période de transformation que traverse en ce moment l'Afrique Orientale : enfance, jeunesse, âge mûr, etc.

CE nom de Kikouyou était encore, il y a quelques années, ignoré de tout le monde : il est aujourd'hui très connu et mérite de l'être. C'est un pays situé à moitié route sur le chemin de fer de Mombasa-Ouganda, élevé, tempéré, arrosé, fertile, peuplé, et d'un avenir certain. Naïrobi, sa capitale, est déjà une ville importante.

Le P. Cayzac a bien fait de recueillir les "Mémoires" de son Sauvage. Dans quelques années, il n'y aura plus là que des civilisés — dont quelques-uns feront, peut-être, regretter les autres !.

Je naquis
J'étais déjà ac
vèrent ; je
manière de co
Je n'ai qu'
Mais ce que j'
en donner une
disent les sav

Il y avait de
de la case où
pour la premiè
Ce n'est qu'
dans nos cases,
Ce quatrièm
public, pour re
de l'admiratio
démonstratives
dus endurer le
aiguisé. Et, m
firent un mal a
Ma mère rec
ment. Plus tard
pour mes yeux
notre case, d'où
quatre jours.

I. — Ma première naissance

Je naquis au pays du Kikouyou, dans une case ronde. J'étais déjà adolescent et guerrier, quand les Blancs arrivèrent ; je dois avoir trente ans environ, d'après leur manière de compter.

Je n'ai qu'un souvenir confus de mes premières années. Mais ce que j'ai pu remarquer depuis me permettra de vous en donner une idée très exacte. *Ab uno disce omnes*, comme disent les savants...

* * *

Il y avait donc quatre jours que je respirais l'air enfumé de la case où je naquis, lorsque ma mère me porta dehors pour la première fois.

Ce n'est qu'alors, à vrai dire, que je vis la lumière ; car, dans nos cases, on ne la voit jamais.

Ce quatrième jour, je fis donc ma première apparition en public, pour recevoir les félicitations des voisins et jouir (?) de l'admiration des voisines. Ces dernières étaient très démonstratives... Cela fait, ma mère eut la tête rasée ; je dus endurer le même supplice. Leur rasoir était fort mal aiguisé. Et, malgré mes protestations énergiques, ils me firent un mal atroce.

Ma mère recueillit mes cheveux et les cacha soigneusement. Plus tard, cette dépouille serait un remède précieux pour mes yeux malades. Nous rentrâmes, ensuite, dans notre case, d'où il nous fut défendu de sortir pendant quatre jours.

* * *

Ce temps passé, je reçus la visite officielle de mon père. Depuis ma naissance, il lui avait été interdit de se laver : ce qui, entre nous, n'avait pas été pour lui une trop grande épreuve. Mais, aujourd'hui, il s'est plongé héroïquement dans la rivière, et, revêtu de ses plus beaux ornements, — plusieurs couches superposées de terre rouge, mélangée de graisse de mouton, — il est venu nous chercher, pour prendre part à l'*igongona*, ou sacrifice d'actions de grâces.

On étouffe un magnifique bœuf. Le sorcier consulte les entrailles fumantes et se fait un devoir de politesse de me prédire le plus bel avenir : succès à la guerre, troupeaux innombrables, etc.

Ensuite, ils mangèrent leur mouton ; et même un vieux farceur à cheveux blancs m'en offrit un morceau, tout saignant, presque aussi gros que moi. Cela me mit en colère, mais fit beaucoup rire tout le monde. . .

* * *

Le lendemain, commença la vie sérieuse. Roulé confortablement dans une peau de chèvre solidement attachée au dos de ma mère, je me rendis aux champs pour être initié à l'agriculture insensiblement. Je dois avouer que, les premiers mois, je n'appréciais guère les heureuses influences de cette saine occupation.

Ce que voyant, ma mère, très patiente éducatrice, étendait la peau de chèvre sous un bananier, bien à l'ombre, et m'y couchait sur le dos. Là, pendant qu'elle nettoyait notre champ, je passais mon temps à contempler les splendeurs du firmament, puis, pour varier, je lançais de tous les côtés

de formidable
soif terrible. . .

Dès que je
au sérieux ; je
oisiveté. Ma m
toujours bien i
à moi, dont l'e

A cette épo
grins. Vers le
dant un bon q
ments de ce qu
Kneipp.

Cela me fai
l'appétit, c'est v

Mon enthous
le temps : dès q
plus de bornes.

Du matin au
et moi. Je ne l
tous ses travaux

Ma conversat
dire, qu'appeler
bonne mère me

Et, quand il
on grillait des p
remarquer que, i
de plus en plus
je me gardais bi

de formidables coups de pieds. Mais cela me donnait une soif terrible...

Dès que je pus me tenir assis, je pris mon rôle un peu plus au sérieux ; je ne perdais plus mon temps dans une indigne oisiveté. Ma mère dut me tailler un petit bâton, muni duquel, toujours bien à l'ombre, je grattais furieusement mon champ à moi, dont l'espace était limité par mes deux jambes.

A cette époque de ma vie, j'avais déjà de très gros chagrins. Vers le soir, ma mère me portait à la rivière et, pendant un bon quart d'heure, il me fallait endurer les tourments de ce que les savants appellent, en Europe, le système Kneipp.

Cela me faisait du bien, sans doute ; cela me donnait de l'appétit, c'est vrai ; mais cela me faisait beaucoup pleurer.

* * *

Mon enthousiasme pour l'agriculture allait croissant avec le temps : dès que je pus marcher un peu, il ne connaissait plus de bornes.

Du matin au soir, nous étions dans les champs, ma mère et moi. Je ne la quittais pas d'une minute, prenant part à tous ses travaux, lui rendant d'incalculables services.

Ma conversation étant un peu limitée, ne sachant, à vrai dire, qu'appeler "maman, maman", "*maïto, maïto*", ma bonne mère me chantait de fort jolies chansons.

Et, quand il faisait trop chaud, on se reposait à l'ombre, on grillait des patates et des maïs. Je ne fus pas long à remarquer que, à mesure que je grandissais, *maïto* oubliait de plus en plus de me conduire à cette odieuse rivière ; et je me gardais bien de le lui rappeler.

A la tombée du jour, nous revenions au village. Invariablement, ma mère portait sur le dos une énorme charge de bois de chauffage ou d'herbes pour les bêtes. Forcément, elle me transférait alors sur sa poitrine. J'aimais mieux cette position, qui me permettait de lui sourire dans les yeux.

Nous arrivions en même temps que les troupeaux. Mon père me prenait alors sur ses genoux, d'où je lui échappais souvent pour jouer avec les petits agneaux. Mais j'y revenais bien vite, effrayé par les cornes et les barbes des grands boucs.

II. — Ma deuxième naissance

Dès que je pus marcher et courir, je commençai à trouver la société de ma mère un peu ennuyeuse.

J'avais remarqué que je n'avais plus la première place dans son cœur. Elle ne me portait plus. Et même elle me grondait, quand je tirais le nez ou les oreilles à une petite sœur, qui avait usurpé mon perchoir sur le dos maternel.

Je commençai donc à fréquenter la société plus divertissante des hommes de ma taille et à mépriser celle des femmes de toute grandeur, en bon petit sauvage que j'étais déjà.

Au village de mon père, nous étions une quinzaine de mon âge. Et comme on s'amusait bien, du matin jusqu'au soir, en se roulant dans la poussière !

Jamais, plus jamais, nous n'aurons à nous laver !

* * *

Quelques an
sance.

Je dois en
des deux impo

J'ai entend
quelque chose
comment faire

Au Kikouy
plus simple.

On fait sem
première fois,
sible, on le sim

Ainsi dans r
ma mère. On r

font les petit
vallée de larme

fausses larmes
sais avec éner

qui était plus s
toute envie de
mière fois, ma

étouffa un nou
plus poli que le
C'est ainsi qu

Cette cérémo
tumes et super

Quelques années plus tard, se célébra ma deuxième naissance.

Je dois en parler, avec votre permission, car c'est l'une des deux importantes cérémonies de notre vie sauvage.

J'ai entendu parler d'un Blanc nommé Nikodémi, ou quelque chose d'approchant, qui se demandait, avec naïveté, comment faire pour naître une deuxième fois ?

Au Kikouyou, cela se voit tous les jours. Et rien n'est plus simple.

On fait *semblant* de renaître. Tout ce qui s'est passé la première fois, on le répète ; et, si c'est absolument impossible, on le simule.

Ainsi dans mon cas. On me fit asseoir sur le lit, près de ma mère. On me recommanda de pleurer bien fort, comme font les petits enfants qui viennent d'entrer dans cette vallée de larmes. Ma mère me dorlota pour sécher mes fausses larmes et apaiser les cris formidables que je poussais avec énergie. On me débarbouilla de haut en bas, ce qui était plus sérieux, et pas simulé du tout, mais m'enleva toute envie de rire. On me rasa la tête, et, comme la première fois, ma mère serra précieusement mes cheveux. On étouffa un nouveau bélier en sacrifice, et le sorcier fut encore plus poli que la première fois...

C'est ainsi que je revins au monde, au monde kikouyou.

* * *

Cette cérémonie accomplie j'étais soumis aux lois, coutumes et superstitions immémoriales. J'avais acquis une

grande valeur. Et si, par accident ou volontairement, quel-
qu'un m'enlevait la vie, ma précieuse personne était estimée
à cent moutons ou chèvres, qui seraient payées à mon père.

Une fille, dans le même cas, ne se paye que cinquante, la
moitié seulement du prix d'un garçon...

Aussi nos papas nous aimaient-ils bien plus qu'ils n'ai-
maient nos sœurs.

Le petit garçon deviendra homme et guerrier. Il sera le
défenseur et l'ornement du foyer. Il propagera la famille
et perpétuera le nom et la race.

Dorénavant, je serais l'enfant plutôt de mon père que de
ma mère.

Je l'aimais toujours bien, cette bonne *maïto*, si douce, si
laborieuse, si patiente. Mais, que voulez-vous, elle n'était
qu'une femme ...

III. — La vie pastorale

Ma passion pour l'agriculture s'apaisa bientôt complète-
ment, et je m'adonnai corps et âme aux labeurs plus virils
de l'élevage.

Au village, toutes les bêtes étaient réunies en un seul
troupeau, et chaque chef de famille en avait la garde à tour
de rôle, pendant six jours.

Mon père me prenait pour l'aider ; et armé, d'un long
bâton pointu en guise de lance, je le suivais partout aux
pâturages.

Il ne déposait jamais les armes ; car les Massaïs rôdaient
toujours dans les steppes et sur nos frontières.

J'avais la plus grande admiration pour lui. Et quand je

le regardais —
soleil, la lanc
buffle reposant
que son œil al
idéal : devenir
lui ...

En attendan
et me fabricua

Nous n'étior
en pays kikou
des champs et
dans la plaine,

Les Massaïs
leurs troupeau
dent que le *Ng*
mencement du
de tous les mou
cette opinion
bêtes ne seraien
courage de ven

Et les bandi
pour la défense

Dès le matin
troupeaux inno
tience de sorti
tenue, les grelo

le regardais — ses plumes noires d'épervier reluisant au soleil, la lance au poing, son grand bouclier en peau de buffle reposant à terre, soutenu de la main gauche ; tandis que son œil altier surveillait nos bêtes — je n'avais qu'un idéal : devenir le plus tôt possible un beau guerrier comme lui...

En attendant, je m'ornais la tête de plumes de pintade et me fabriquais de petits boucliers en écorce de bananiers.

Nous n'étions pas en grand danger tant que nous restions en pays kikouyou, au sein de nos vertes collines, non loin des champs et des villages. Mais, lorsque nous descendions dans la plaine, peu de jours se passaient sans alerte.

* * *

Les Massaïs sont des nomades qui vivent uniquement de leurs troupeaux... et de ceux de leurs voisins. Ils prétendent que le *Ngaï*, c'est-à-dire Dieu, les mit jadis, au commencement du monde, en possession de toutes les vaches et de tous les moutons de la terre. Nous leur répliquions que, cette opinion théologique étant sujette à controverse, nos bêtes ne seraient à eux que lorsqu'ils auraient la force et le courage de venir nous les enlever.

Et les bandits essayaient : aussi étions-nous organisés pour la défense.

Dès le matin, quand le soleil avait de la rosée, et que nos troupeaux innombrables agitaient leurs sonnailles, d'impatience de sortir, une escouade de jeunes gens en grande tenue, les grelots de guerre aux chevilles, partaient en chan-

tant, se placer en sentinelles dans la plaine, devant les troupeaux d'une demi-lieue.

Quand les Massaïs apparaissaient au loin, trahis par le miroitement des lances et leur énormes coiffures en plumes d'autruche, les nôtres poussaient le cri d'alarme, qu'on se passait de bouche en bouche et qui se répercutait par-dessus les collines.

Quand l'ennemi était trop nombreux, les nôtres se repliaient lentement, jusqu'à l'arrivée des renforts.

Quand leur nombre était égal, on les attendait de pied ferme ; et, tout en rassemblant le troupeau, j'écoutais, avec une joie indicible, les coups de sabre et de casse-tête sur les boucliers retentissants...

En plein jour et en rase campagne, nous n'avions rien à craindre.

Souvent même, pour se désennuyer, nos gens s'avançaient très loin dans la plaine, et, plaçant un nombre de bêtes bien en évidence, ils défiaient les guerriers massaïs.

Mais, pendant les nuits sans lune, les brigands savaient se venger ; et à moi particulièrement, ils devaient faire bien du mal.

* * *

Mes six jours de garde finis, j'étais rendu à la liberté, à la liberté presque absolue.

Ce que nous faisions alors, mes camarades et moi ? Comme font les oiseaux : tout ce qui nous passait par la tête.

Tantôt nous allions à la rivière, pour nous amuser à nager, ou à pêcher d'énormes anguilles, que nous rendions

ensuite à l'eau, nos usages ne permettant pas de les manger. Tantôt, au risque de nous faire assassiner par les Massaïs, nous descendions dans la plaine, armés d'arcs et de flèches, pour tirer les gazelles et faire galoper les innombrables escadrons de zèbres. C'était aussi pour nous un plaisir inouï que de taquiner les crocodiles, les hippopotames, et même les rhinocéros, quoique de plus loin.

Nous prenions des pintades au piège, pour les plumes, notre ornement traditionnel, à nous autres malheureux enfants ; celles de l'épervier, bien plus belles et plus grandes, étaient strictement réservées aux seuls guerriers. Nous prenions aussi des perdrix et des pigeons — ceux-là pour les manger, bœufs et moutons ayant l'honneur d'être également réservés à ces illustres héros...

A mesure que nous grandissions, nous souffrions de plus en plus cruellement, tous les jours, de notre triste position.

Les guerriers nous traitaient avec une morgue, un sans-gêne, un mépris absolu.

Dès qu'ils nous avaient sous la main — ce qui n'arrivait que le plus rarement possible, vous pouvez m'en croire — nous étions comme les esclaves de ces messieurs.

Il fallait leur rendre les services les plus bas, exécuter leurs ordres les plus ridicules, et sans le moindre délai, sans hésitation. Avions-nous, parfois, le malheur de leur répliquer que nous n'étions pas des femmes pour nous tenir à leurs ordres, on nous rompaît des bâtons sur le dos .. S'il nous arrivait de leur faire ce qu'ils appelaient des " affronts " ; si, par exemple, nous leur adressions la parole pour les saluer avant qu'ils eussent parlé les premiers ; ou si nous acceptions de leur main une patate ou une banane, offerte par eux-

mêmes pour nous tenter ; ou, surtout, si, dans un encombrement quelconque, nous avions la suprême infortune de leur marcher sur les pieds, il fallait leur payer des indemnités. Nous étions mis à l'amende : un régime de bananes, ou une journée de travail dans leurs champs...

Dans leur mépris pour nous, ces messieurs nous considéraient comme des *nyoma*, des " esprits ", des " fantômes ". Pour eux, nous n'étions pas encore doués de la personnalité humaine. Tout au plus étions-nous des " apparitions ", comme le serpent, l'hyène ou la belette, et, comme ces animaux, jouissant de quelque vague existence empruntée aux esprits...

IV.—La veillée d'armes

A l'âge de quatorze ou quinze ans, j'étais si grand et si fort, que mon père ne craignait plus de s'absenter et de me confier le troupeau. Si j'étais fier !

Aussi, lorsque, un peu plus tard, je fus admis au nombre des candidats à la prochaine fête de l'adolescence, j'étais plus heureux que si l'on m'avait fait cadeau d'une dizaine de belles vaches...

Nous commençâmes la série presque ininterrompue de chants et de danses préparatoires au grand acte de notre vie : celui qui nous ferait hommes et guerriers, qui nous ceindrait le sabre au côté, et nous mettrait la lance au poing, bref, qui nous conférerait tous les privilèges et tous les droits.

Nuit et jour, nous faisons le tour des villages, dansant et chantant devant toutes les cases. Il ne fallait en c

aucune, so

Et part
riture en t

Vers m
presque ét

Pour me
nous prépa

venue, où
pluie ou la

Cette ép

Nous do
lorsque not

cris venaie

plus loin, c

sommet de

les cases c

rouges, ass

les cris d'a

hommes.

Je sus in

Les Mas
leur œuvre

Nos villa
épaisses ; m
faisant des
épines.

aucune, sous peine d'en offenser grièvement le propriétaire.

Et partout les ménagères nous offraient boisson et nourriture en abondance.

Vers minuit, ne tenant plus debout de fatigue, la voix presque éteinte à force de chanter, nous songions au repos.

Pour montrer que nous étions dignes des honneurs qu'on nous préparait, nous nous jetions dans la première brousse venue, où nous dormions profondément, malgré le froid, la pluie ou la rosée, jusqu'au réveil des perdrix . . .

Cette époque de ma vie, je ne suis pas près de l'oublier !

* * *

Nous dormions, une nuit, dans une brousse quelconque, lorsque nous fûmes réveillés par des cris effroyables. Ces cris venaient de la direction de mon village, une demi-heure plus loin, derrière une hauteur. Arrivé tout essoufflé sur le sommet de cette colline, je vis un spectacle horrible. Toutes les cases de mon village lançaient de grandes flammes rouges, assombries par la fumée. De partout retentissaient les cris d'alarme des femmes et les appels de guerre des hommes.

Je sus immédiatement ce que c'était.

Les Massaïs avaient pénétrés dans le village et accompli leur œuvre de destruction et de mort.

Nos villages étaient bien entourés de haies hautes et épaisses ; mais les Massaïs y pénétraient quand même, en faisant des passerelles avec leurs boucliers, posés sur les épines.

La haie franchie, ils incendiaient les cases ; dans la confusion, ils s'échappaient avec le troupeau, massacrant tout ce qui barrait leur passage, hommes, femmes ou enfants, mais recherchant surtout les garçons, pour diminuer un jour le nombre de nos guerriers...

Les nôtres s'élançaient vite à leur poursuite. Mais où les chercher dans les ténèbres ? D'autant plus que les brigands, évitant les grands fossés creusés par nous, se séparaient en plusieurs bandes et prenaient différentes directions.

* * *

Cette poursuite était toujours dangereuse. Car, pendant que les bêtes étaient rapidement chassées en avant par quatre ou cinq guerriers, le gros de la bande restait à l'arrière. Ils se cachaient derrière les arbres, se blottissaient dans les buissons du sentier, et abattaient les nôtres à mesure qu'ils défilaient.

Ces dangers n'étaient pas pour arrêter les guerriers de mon village. Et ils partirent.

Une centaine de pas plus loin, mon pauvre père se jetait avec violence sur la pointe d'une lance solidement fixée en terre, au milieu du sentier, pour arrêter la poursuite...

L'élan n'en fut pas beaucoup ralenti. Les nôtres ramènèrent presque tout le troupeau au village ; mais mon pauvre père, hélas ! fut rapporté transpercé de part en part et ne parla plus...

J'entends, encore, les cris et les pleurs de ma mère. Et je me vois, tout jeune que j'étais, jurer nos serments les plus

sacrés de faire payer cher à nos ennemis le meurtre de l'auteur de mes jours...

Plus tard, nous apprîmes que les Massaïs avaient pénétré chez nous par trahison, et qu'ils avaient été conduits par un Kikouyou qui voulait exercer une vengeance.

Le misérable fut saisi et condamné au supplice réservé aux traîtres. On le suspendit au plafond de sa case, on alluma un bûcher sous ses pieds, et on ferma la porte...

Le jour même de sa mort, j'avais rendu les derniers devoirs à mon père.

Comme celui-ci était mort sans laisser de fils adolescent et guerrier, la coutume me défendait de l'enterrer. Aidé d'un ami, je le portai dans une brousse épaisse, non loin du village ; le lendemain, j'allai constater que les hyènes avaient fait leur œuvre pendant la nuit...

Si ces fossoyeurs de notre pays avaient retardé leur travail, cela m'aurait été un avertissement funeste que mon père avait commencé une nouvelle existence tourmentée, au pays des *Kérourou*, c'est-à-dire des " Ombres ". Cette promptitude des hyènes me causa donc une grande joie...

Cependant, en touchant le cadavre de mon père, j'avais contracté un *sahou*, ou souillure; un péché. Et, avant de m'en être purifié, il m'était défendu de dormir dans une case, ou même dehors en compagnie, à l'exception de l'ami qui m'avait aidé. Le plus tôt possible, par conséquent, je me rendis chez le *mougo*, ou sorcier, pour lui avouer mon péché et en recevoir le pardon.

C'est ainsi que finit mon enfance.

Notre promotion à l'adolescence fut digne des précé-

dentes et, comme elles, reçut son appellation, qui se transmettra aux générations futures. Notre promotion était celle des *Kamandé* du nom d'un insecte qui, cette année-là, dévasta nos champs. La cérémonie finie, on nous enferma dans une cave, pour passer quelques jours en retraite et méditer sur les grandeurs reçues.

Lorsque nous sortîmes, nous étions guerriers de droit, mais non encore de fait.

Pour nos illustres aînés, nous restions toujours des hyènes, animal au parfum douteux ; et défense nous était faite de nous montrer au grand jour. Dès que nous apparaissions sur un sentier, on nous faisait une chasse rigoureuse à coups de mottes de terre, de tronçons de bananier, de tout ce qui leur tombait sous la main, tant que nous n'avions pas tous disparu dans les fourrés inextricables, résidence diurne des hyènes... Et tout ce train, à seule fin de nous rappeler que nous leur devons encore l'*iyaki*.

L'*iyaki*, c'était le tribut d'un mouton gras que nous devons leur payer, chacun le sien, pour acheter l'honneur insigne d'être reçu en leur illustre compagnie. Avant de l'avoir payé, défense absolue de porter le moindre ornement ou emblème distinctif et propre à cette haute aristocratie. Et si, par bravade téméraire, un malheureux se nouait seulement une plume d'épervier dans les cheveux, on mettait le feu à sa case, tout simplement. Je payai mon *iyaki* sans délai, ce qui m'était facile, mon père m'ayant laissé un assez beau troupeau : et, peu à peu, je pris la tournure extérieure du parfait guerrier. Il me fallut bien un certain temps pour acquérir l'assurance voulue, pour vaincre complètement la

timidité que m'inspiraient ces fanfarons. A tout propos, on me rappelait que ma chevelure était encore bien courte pour un guerrier ; que non seulement je n'étais qu'un misérable *ndéro*, " homme qui n'a pas tué ", mais que je n'avais pas encore regardé de Massaï dans les yeux...

Mais, moyennant quelques moutons gras que j'offris à deux ou trois des plus bavards, je réussis, enfin, à gagner l'estime universelle. Je me mêlai à tous les groupes indifféremment, je donnai des ordres péremptaires aux plus jeunes.

Et lorsque, enfin, j'eus assez d'aplomb pour les traiter de *ngoma*, pour les appeler " serpents, hyènes, belettes ", et que personne n'osa répliquer, alors je sus que j'étais arrivé : j'avais atteint le but suprême de mes aspirations, j'étais enfin guerrier !

V. — Le sommet de la gloire

J'étais guerrier, mais encore un peu trop jeune pour songer aux expéditions lointaines.

En attendant, je promenais ma beauté de village en village, avec les camarades, qui m'apprenaient très volontiers la théorie du métier.

Au pays, nous étions les gardiens attitrés de la sûreté publique. Jamais, même employés aux occupations les moins belliqueuses, nous ne nous séparions de l'attirail de guerre ; et c'est avec le sabre que nous creusions les patates, que nous coupions les ignames ou que nous détachions les régimes de bananes.

La nuit, nous dormions, la tête reposant sur le bouclier,

les armes à portée de la main. Le cri d'alarme pouvait retentir à toute heure, et, à la minute même, nous étions prêts à voler au secours.

* * *

Nous n'avions rien qui, de loin ou de près, ressemblât à un gouvernement constitué. Nous n'avions ni monarchie, ni autocratie, ni oligarchie, ni même république. Nous nous gouvernions nous-mêmes, chacun pour soi, selon ses lumières. Nous n'avions ni roi, ni empereur, ni président, ni général, ni caporal, ni garde-champêtre. Nous ne connaissions d'autorité que celle de nos "vieux"; chacun le sien. Mais à eux, et à eux seuls, nous devions obéissance et respect.

Et malgré tant et de si belles institutions qui nous manquaient, je puis affirmer, en mon âme et conscience, que nous n'étions pas trop malheureux... Surtout, nous avions les danses presque quotidiennes pour nous distraire.

Selon la doctrine de nos sages, danser serait instinctif aux hommes, tout comme parler, boire ou manger. La danse serait la manifestation des instincts les plus naturels aux humains en général, et aux guerriers en particulier : la joie et la gloire.

Et pour mettre cette belle doctrine en pratique, nos bons et braves sorciers créèrent, dès les temps les plus reculés, deux danses principales.

Nous avions, à nous strictement réservées, la danse de la joie, *kechoukia*, et celle de la gloire, ou de la guerre, *kebata*.

Nos partenaires étaient toujours les jeunes filles non mariées.

Les femmes
Et c'est ce que
ciers : car les
ne prennent a
joie se faisait
est moins ch
reprennent les

Les guerriers
main ; à l'inté
la même posi
plus belles voi
couplets ; et, t
repreuions les
achevé leur to
rier prenait le
tant, on sauta
des grelots des
naires. Lorsqu
recommençaier
jours ainsi per
et des rires.

Et c'était vé
innocente...

Mais c'était
paraît que, jad
vement et fra

Les femmes mariées, elles, n'ont plus le droit de danser.

Et c'est ce qui prouverait, peut-être, la véracité des sorciers : car les femmes mariées ne connaissent plus la joie, et ne prennent aucun intérêt à la guerre. . La danse de la joie se faisait vers la soirée, à l'heure délicieuse où le soleil est moins chaud, la brise plus fraîche, et où les oiseaux reprennent leurs chansons sur les arbres.

Les guerriers formaient un grand rond, se tenant par la main ; à l'intérieur de ce cercle, les " guerrières " prenaient la même position. Deux ou trois jeunes filles, douées des plus belles voix, se tenaient au centre pour chanter les couplets ; et, tout en tournant lentement et en mesure, nous reprenions les refrains ensemble. Les deux cercles ayant achevé leur tour, chacun revenu au point de départ, le guerrier prenait les mains de sa guerrière, et toujours en chantant, on sautait sur place et en cadence, au bruit rythmé des grelots des hommes et des chaînettes de leurs partenaires. Lorsqu'on était fatigué de sauter, les deux cercles recommençaient à tourner, on sautait de nouveau, et toujours ainsi pendant une heure ou deux, au milieu des chants et des rires.

Et c'était véritablement la danse de la joie, car elle était innocente. . .

* * *

Mais c'était la danse de guerre qui était la préférée. Il paraît que, jadis, les Blancs se battaient comme nous, bravement et franchement, à coups de sabre et de lance. Et

j'ai appris, sans surprise, qu'à cette époque, vous aviez vos tournois qui ressemblaient beaucoup à nos *kebata*.

La *kebata* se tenait à l'heure où le soleil est le plus brillant, où ses rayons font reluire avec le plus d'éclat les plumes d'épervier, le fer des lances, les couleurs des boucliers peints.

Sur une petite éminence qui domine l'arène, nos "damoiselles" se tenaient debout en rangs serrés, reluisantes de terre rouge huilée, et portant à la main un bouquet de rameaux verts.

Vis-à-vis d'elles, à l'autre extrémité, les guerriers impatients attendaient leur tour de s'élaner dans l'arène.

Bientôt, un vénérable sorcier apparaît sur la scène. Lentement, il fait le tour du champ clos, répandant à chaque pas une pincée de poudre blanche ; c'est pour chasser les démons de la discorde, pour empêcher que bataille, rixe, duel ou combat ne vienne ensanglanter la danse. . .

Ce rite préliminaire accompli, regardez ce jeune homme qui vient de "sortir" ; il fait des bonds prodigieux, il pousse des hurlements épouvantables, il secoue son bouclier au-dessus de la tête, il transperce de grands coups de lance un ennemi imaginaire.

Mais il a beau faire. Arrivé devant les spectatrices, aucune ne bouge ; c'est un silence de mort. Ce guerrier n'est qu'un *ndéro* ; il n'a pas encore "tué son homme". On réserve ses précieux applaudissements pour quelqu'un de plus digne. . .

Mais voyez maintenant ce second jeune homme qui est "sorti". La chevelure de guerre lui tombe jusqu'au milieu du dos. Il n'a ni lance ni bouclier. Il s'avance tranquillement, le sabre au clair, et veut bien faire, avec indifférence, quelques gracieuses évolutions.

A peine, néanmoins, est-il arrivé à vingt pas des " damoiselles " que se déchaîne une tempête furieuse d'applaudissements. Il n'est " sorti " qu'avec le sabre. On sait ce que cela veut dire. Et c'est comme un barrage qui aurait rompu ses digues. Toutes les jeunes filles se mettent en branle, et se précipitent en vagues tortueuses, à la rencontre de l'heureux guerrier. Et, brandissant leurs rameaux au-dessus de sa tête, elles le reconduisent en triomphe, au milieu des camarades, qui frémissent d'émotions diverses.

C'est que ce guerrier était *mooragani* : il a " tué son homme " . . . Il a le privilège de sortir avec le sabre, et il n'a qu'à se montrer pour ravir tous les cœurs . . .

La danse finie, on profitait de l'immense concours de monde pour tenir une séance de parlement. Tous les hommes présents faisaient un grand cercle, assis sur les talons. Un " vieux " quelconque se levait, tenant à la main nombre de petits bâtons. Et il prenait la parole.

" On commence à voler des cannes à sucre dans le voisinage : à l'avenir, le voleur aura le sort de ce bâton. (Et il lançait un des bâtons au loin, pardessus les têtes).

" Le prix d'un mouton est fixé à tant de charges de maïs : celui qui vendra plus cher ou moins cher, aura le sort de ce bâton. (Et il en lançait un deuxième)

" On va faire des sacrifices pour demander la pluie ; celui qui refusera son mouton, aura le sort de ce bâton. (Un troisième).

" Les sorciers ont bien voulu promettre de chasser les hyènes du pays : celui qui leur refusera un mouton, aura le sort de ce bâton (Un quatrième était lancé).

Cette saison, il sera interdit de planter des patates...

Ici, s'élevait un murmure de désapprobation d'abord partiel, mais qui, peu à peu, devenait général. Cette dernière loi n'avait pas l'assentiment de la foule : elle ne passait pas. Le " Vieux " en était quitte pour garder son bâton et réserver sa malédiction....

* * *

Comme vous voyez, c'est bien un peu le gouvernement du peuple par le peuple et avec le peuple. Chez nous ce n'est pas une duperie. Et si les Blancs voulaient bien me permettre une opinion, ils gagneraient peut-être en nous imitant.

Les soirs de *kébata*, cependant, je n'étais pas heureux. Je me sentais un peu spenaud, triste et un peu jaloux ; la gloire me manquait !....

Or, un bonheur aussi grand qu'inattendu m'était réservé, une nuit que je m'étais endormi dans un si fâcheux état d'âme.

C'était dans mon *siugira* (case à moutons) que je prenais régulièrement mon repos.

Les camarades, qui avaient fait la veillée avec moi au coin du feu, s'étaient retirés ; depuis un certain temps, je massacrais en rêve d'innombrables Massaïs, lorsque je fus réveillé par un singulier remu-ménage de mes bêtes.

J'écoutais attentivement, et j'ai reconnu les petits coups sourds d'un sabre sur la terre qu'on creusait, en-dehors, mais tout près de la case.

Evitant le moindre bruit, je descendis de ma couche, et

regardai
assez clair
tenant la
transperce
pendant qu
sortir les r

Les Mas

" S'il se

et un coup

laissons-le

J'allai m

tout en éco

Le premi

et le passai

de l'autre c

Je sus qu

leur travail

Alors, sai

pauvre père

déjà sur le

rent dans le

vement pour

sabre.

Dans mon

trième bandi

Le tout n

cet éclair, j'a

j'avais attein

Je n'étais p

regardai par une fente dans la porte. Il faisait une nuit assez claire, et je vis ce que je m'attendais à voir : un homme tenant la lance en arrêt, la pointe vers la porte, prêt à me transpercer si je sortais. C'était lui qui montait la garde, pendant que son compagnon creusait sous la case pour faire sortir les moutons un à un.

Les Massaïs avaient leurs ruses, et ils s'étaient dit :

“ S'il se réveille, son premier mouvement sera de sortir, et un coup de lance fera son compte. S'il ne se réveille pas, laissons-le dormir ” !

J'allai me recoucher et me mis à ronfler de mon mieux, tout en écoutant ce qui se passait.

Le premier mouton sorti, un troisième Massaï le prenait et le passait par dessus la haie, à un quatrième qui se tenait de l'autre côté.

Je sus qu'ils n'étaient que quatre, parce qu'ils cessèrent leur travail au quatrième mouton.

Alors, saisissant ma lance, la même qui avait tué mon pauvre père, je l'envoyai dans le dos d'un premier Massaï, déjà sur le sommet de la haie. Les deux autres s'empêtrèrent dans les buissons, et, avant qu'ils pussent faire un mouvement pour parer, je leur fendis le crâne de deux coups de sabre.

Dans mon délire, j'oubliai mes quatres moutons : le quatrième bandit ne doit pas s'en plaindre. . . .

Le tout n'avait pas duré une demie minute ; mais, dans cet éclair, j'avais vengé mon père et, par les mêmes coups, j'avais atteint le sommet de la gloire.

Je n'étais plus *udéro*, j'étais *mooragani* !

VI. — L'âge d'or

Au Kikouyou, nous considérons un *udéro* comme un homme-femme, car un homme n'est plus digne de son sexe, s'il n'a donné la mort à un de ses semblables. . . .

Même nos " vieux ", à qui leurs cheveux blancs défendaient de songer aux prouesses de guerre, faisaient jalousement des distinctions entre eux.

Un " vieux " *udéro* n'avait pas le droit d'accepter de la main d'un compère *mooragani* même une prise de tabac sans avoir expectoré de la salive sur cette noble main, cette main qui avait donné un si bon coup, qui avait tué un homme. . . .

Et moi, *mooragani* de vingt ans, j'avais déjà suspendu mes trois boucliers et mes trois lances aux parois de ma case !

* * *

Cependant, avant de jouir des honneurs qui m'étaient dus, il fallait me purifier de la souillure de mon triple meurtre.

Cela paraît contradictoire ; mais la prouesse qui me conférait tant de gloire, m'avait laissé un *sakou*, ou péché, dont je devais, au plus tôt, me faire enlever.

Je couchai dehors, dans une brousse, sept nuits de suite. Puis, moyennant un mouton, comme pénitence, le sorcier voulut bien me donner l'absolution de ce péché et de tous les autres. Enfin officiellement, il me déclara *mooragani*, digne de tout honneur et de toute gloire.

C'est alors que j'allai me montrer de village en village. Les femmes accouraient au devant de moi, me chanter le *kari*, ou la louange des vainqueurs. Partout où je passais, je traînais sur mes pas un flot toujours grandissant de danseuses, qui ne se lassaient pas de me suivre, pour proclamer à tous les échos la renommée de ma bravoure. . .

Le moment favorable était venu de choisir une fiancée.

* * *

Au Kikouyou, les jeunes gens se marient quand ils peuvent, quand ils ont le nombre de vaches et de moutons que le père de la fiancée exige d'eux.

Mon père m'avait laissé un beau troupeau. La question de la dot — si difficile pour tant d'autres, et que beaucoup n'arrivaient à résoudre qu'au prix de nombreuses expéditions et d'innombrables coups de lance, de sabre et de casse-tête, quand toutefois ils n'y laissaient pas leur cadavre en proie aux oiseaux de la plaine — la question de la dot n'en était pas une pour moi.

J'étais riche, je pouvais sans présomption choisir ma fiancée.

Les jeunes filles du Kikouyou, les danseuses, les candidates au mariage, les *aireto*, sont très difficiles, très fières et très indépendantes.

L'époque de deux ou trois ans qui précède leur mariage, est véritablement l'âge d'or pour elles. Leur père n'épargne rien pour les rendre belles et augmenter leur prix. Quand elles ont fini un petit travail de deux ou trois heures au

champ, elles n'ont plus qu'à soigner leur toilette pour danser avec les *anaké* ou guerriers.

Cependant, un père kikouyou n'oserait jamais violenter sa fille pour lui faire accepter quelqu'un qu'elle n'aimerait pas : ces demoiselles iraient plutôt se noyer ou se pendre que de se marier à contre-cœur . . .

Il ne suffisait donc pas d'être riche ; il fallait gagner les cœurs, dont plusieurs centaines ne battaient que pour moi..

Je fis donc un choix en particulier ; mais, quand je me fus arrêté à deux, je ne pus me décider ni pour l'une, qui était plus petite, ni pour l'autre, qui était plus grande.

* * *

Nous avons, au Kikouyou, un moyen de résoudre un cas si embarrassant.

Vous pensez, peut-être, que le moyen, c'est de les épouser toutes les deux ? Non, ce n'est pas cela.

Un beau matin, je pris une poignée de millet et, bien secrètement, j'en répandis une moitié sur le côté droit d'un sentier, et l'autre moitié sur le côté gauche.

Le millet de droite était celui de la " grande " ; le millet de gauche représentait la " petite ".

Dans la journée, le rat des champs, qui est un malin, viendrait se promener par là, et, le soir, je reviendrais apprendre le choix qu'il m'aurait indiqué.

Le soir, toujours bien secrètement, je revins voir ; le cœur me battait bien fort.

Le rat des champs, qui s'y connaît, avait mangé le millet

de la " petite
mes aveux sa

Un beau j
fiévreuses à n
trouverais ma

Elle se rep
à m'asseoir à

Je débutai
de conduire u

Elle se mit
Ce rire sig

croyait rien.
cer à payer la

Mais, comm
très difficiles.

Elle m'impo
ma femme, le
vaches... enle

C'est ainsi q

A nous d'aff

et mille fatig

revenait pas. I

fiancé a payé r

guerre".

Jouissant de

Et si le pau

de la " petite ". Il me conseillait de la choisir, de lui faire mes aveux sans tarder, m'assurant du meilleur accueil. . .

Un beau jour de soleil, après avoir passé quelques heures fiévreuses à ma toilette, je me rendis donc au champ, où je trouverais ma " petite ".

Elle se reposait à l'ombre, et elle m'invita bien gentiment à m'asseoir à côté d'elle, m'offrant un maïs grillé.

Je débutai par un petit mensonge : " Je venais à l'instant de conduire un premier mouton à son père ".

Elle se mit à rire comme une folle. . .

Ce rire signifiait qu'elle avait compris, mais qu'elle n'en croyait rien. Mais il signifiait aussi que je pouvais commencer à payer la dot, car elle m'acceptait. . .

Mais, comme je vous l'ai déjà dit, ces demoiselles sont très difficiles.

Elle m'imposa ses conditions. Elle serait définitivement ma femme, lorsque j'aurais ajouté à sa dot deux belles vaches. . . enlevées aux Massaïs en plein jour.

VII. — L'âge de fer

C'est ainsi qu'elles nous menaient, nos douces fiancées.

A nous d'affronter mille périls, d'endurer mille privations et mille fatigues. La moitié de nous, la bonne moitié, n'en revenait pas. Elles tenaient à dire à leurs compagnes : " Mon fiancé a payé ma dot avec deux belles vaches prises à la guerre ".

Jouissant de l'âge d'or, elles nous imposaient l'âge de fer.

Et si le pauvre guerrier restait là-bas, transpercé de part

en part ou le crâne fendu, elles comprimaient stoïquement toute manifestation de douleur : c'était le *Ngai*, c'était Dieu qui l'avait voulu !

Elles continuaient à soigner leur toilette et à danser. Elles attendaient patiemment un autre beau jour de soleil, où le rat des champs, qui est un coquin, aurait dicté son choix à quelque autre jeune fou.

Car le nombre des fous est infini... au Kikouyou ! Mais vous pensez bien que, à cette époque de ma jeunesse, je n'étais pas très fort en philosophie. Je ne songeai pas un moment à reculer, et m'engageai pour une des nombreuses expéditions qui partaient presque chaque mois, soit contre les Massais, soit contre toute autre tribu voisine qui possédait des vaches et des moutons.

Les préparatifs étaient achevés. Nous nous étions gorgés de viande pendant huit jours sans excepter les nuits. Nous avions ouvert les veines du cou à de nombreux taureaux, pour y sucer la liqueur rouge et fortifiante, la seule permise aux guerriers... Nous avions offert un sacrifice aux esprits des aïeux, les priant de nous accompagner pour nous soutenir dans la mêlée. Un respectable sorcier, à la vue perçante, nous avait prédit un succès général, et, à chacun en particulier, l'heureux accomplissement de tous ses vœux.

Il avait même vu, à travers les voiles de l'avenir, la couleur des bêtes que chacun de nous ramènerait...

Vous ne savez pas comment s'y prennent les sorciers pour voir l'avenir ? Chacun possède unealebasse remplie principalement de *bogos*, petits cailloux ronds et polis aux couleurs variées ; depuis un certain temps, il y a aussi des bouchons de verre, et des boutons de toute forme.

Le sorcier
tir au hasard
Il les alligne
diatement, il
les secrets les

La provena
serait tenté d
rent quelconq
rait en rempl
se trompe. In
bouchons et d

Les sorcier
poètes...

Tous les s
cailloux, bouc
sur leurs peti
ment, on les
suffisamment
consultera les
de ses concito

Un sorcier
figure à peine
sence suffirait
en a bien de
beaux et grac
çant leurs fon

Le sorcier secoue énergiquement la calabasse et fait sortir au hasard, une poignée ou deux de ces objets disparus. Il les alligne et les compte sur une peau de bouc, et, immédiatement, il voit, mieux que s'ils étaient écrits devant lui, les secrets les plus cachés et les événements les plus divers.

La provenance des *pogos* magiques est très curieuse. On serait tenté de croire que ces cailloux sont sortis d'un torrent quelconque, où ils se trouvent si nombreux qu'on pourrait en remplir tout un sac dans quelques minutes. Mais on se trompe. Inutile de faire des hypothèses sur l'origine des bouchons et des boutons. On se tromperait également.

Les sorciers naissent sorciers, comme les poètes naissent poètes . . .

Tous les sorciers sont venus au monde avec les *bogos*, cailloux, bouchons et boutons, incrustés comme des écailles sur leurs petits corps . . . On les y a cueillis révérencieusement, on les a mis dans une calabasse, et, dès qu'il sera suffisamment intelligent, le petit sorcier prédira l'avenir, consultera les entrailles des victimes, et enlèvera les péchés de ses concitoyens . . . et leurs moutons aussi . . .

Un sorcier n'est pas nécessairement un vieux monstre, à figure à peine humaine, horrible à voir, dont la seule présence suffirait à chasser tous les corbeaux d'une région. Il y en a bien de cet espèce ; mais, parmi eux il y a aussi de beaux et gracieux adolescents, aimables et souriants, exerçant leurs fonctions uniquement par vocation surnaturelle

* * *

Nous avons donc achevé les préparatifs ; mais ce n'était pas encore le jour de l'expédition générale. Elle devait être précédée d'un petit voyage préliminaire, que les plus audacieux faisaient en particulier. Car, la bataille finie, on se partageait le butin. Mais telle et telle bête superbe, qui en sera le propriétaire ? Question qui, trop souvent, se tranchait à coupe de sabre, ami contre ami, frère contre frère.

Et c'est pour éviter ces démêlés que, deux au trois jours avant l'expédition générale, on en faisait une petite pour son propre compte.

Ayant obtenu les indications nécessaires, connaissant la position exacte du campement massaï que nous devons attaquer, je me dirigeai vers les steppes, sans rien dire, et, vers minuit, je me trouvai devant l'entrée de l'enceinte aux troupeaux, dont j'écoutais avec délices les souffles bruyants.

J'entends aussi les ronflements paisibles des guerriers de garde, dans la petite hutte, vis-à-vis de l'entrée.

Je franchis l'enceinte. Je pénètre dans la hutte toujours ouverte, et je répands, sur la braise presque éteinte, une poudre blanche qu'un sorcier m'avait donnée, moyennant un mouton. Cette poudre les empêchera de se réveiller. Puis, je quitte la hutte pour accomplir mon dessein. Je choisis, à la lumière des étoiles, les deux plus belles vaches du troupeau ; je leur coupe, avec mon sabre, un bout de la queue, et, de nouveau, franchissant l'enceinte, je rebrousse chemin.

Le lendemain, je pouvais montrer fièrement aux camarades, la queue des deux bêtes qui seraient les miennes à l'heure du partage, et que personne n'aurait plus le droit de me contester.

Et vous c
déposer entre
faire remarq
vaches et non

Nous parti
drix commenc
fini de rôder p

Nous étions
d'une dizaine
lance ni bouc
saytoir, le ca
viennent, à n
seils de leur ex
à l'arrière. Si
nombre, ils la
l'élan de l'enn
calmeront les e

Arrivés au co
midi, nous aper
nous cherchons.
être signalés, no
et nous descend
cacher en suivar

Et vous comprenez avec quelle joie j'allai ensuite les déposer entre les mains de la " petite ", qui voulut bien me faire remarquer, cependant, qu'elle avait demandé deux vaches et non deux queues...

* * *

Nous partîmes au petit jour, à l'heure grise où les perdrix commencent à chanter, où les hyènes n'ont pas encore fini de rôder par les sentiers.

Nous étions une cinquantaine de guerriers, accompagnés d'une dizaine d'*azourî* ou " anciens ". Ces derniers n'ont ni lance ni bouclier, mais ils portent l'arc à la main, et, en sautoir, le carquois rempli de flèches empoisonnées. Ils viennent, à notre désir, pour nous éclairer des sages conseils de leur expérience. Pendant le combat, ils se tiendront à l'arrière. Si nous sommes forcés de plier devant le nombre, ils lanceront des volées de flèches pour arrêter l'élan de l'ennemi. Et, après la victoire, leurs paroles calmeront les esprits et régleront les disputes.

* * *

Arrivés au cœur de la plaine, vers deux heures de l'après-midi, nous apercevons dans le lointain les troupeaux que nous cherchons. Pour approcher le plus près possible sans être signalés, nous bourrons de paille nos grelots de guerre, et nous descendons la rive escarpée d'un torrent, pour nous cacher en suivant le cours de l'eau.

Nous étions arrivés vis-à-vis des troupeaux dont nous entendions les sonnailles, lorsque un berger massai, qui se baignait, nous aperçoit et s'enfuit en poussant le cri d'alarme.

* * *

Remonter la rive escarpée ; rendre à nos grelots de guerre leur terrifiant vacarme ; massacrer les deux ou trois guerriers de garde qui, bravement, refusaient de s'enfuir, rassembler le troupeau, le confier à une dizaine des nôtres, pour le chasser rapidement dans la direction de nos vertes collines, qui semblaient nous sourire de là-bas et nous encourager comme des fiancées, tout cela fut bien vite fait.

Mais le cri d'alarme avait été entendu, et nous voyons les Massaïs se former en bataille et s'élaner à notre poursuite.

Les attendre sur place n'était pas intelligent ; nous partîmes au pas de course à la suite du troupeau, mais nous savions que, retarder le combat, ce n'était pas l'éviter. Une demi-heure plus tard, nous faisons volte-face et, formés en deux lignes, comme l'ennemi, nous attendions le choc.

* * *

A une vingtaine de pas, les Massaïs s'arrêtent essoufflés. Ils sont très impétueux, et notre calme souvent nous donna la victoire.

Sans reprendre haleine, ils nous envoient une volée de casse-tête qui se brisent sur nos boucliers ; puis leurs deux

lignes s'élan

A cinq pas,

Ils veulent l

découvrent ; l

n'avons qu'un

Nous sabron

sont encore p

ligne, celle des

autres s'enfui

lances, des bou

le coup de grâc

Et, tranquill

du troupeau, q

instant à pou

venus pour tue

Vers le matir

collines, de nos

marchait en têt

fièrement, en c

les lances miroi

guerre retentiss

pour nous acclai

Mes deux va

délai, je les cond

Mais si vous c

d'enthousiasme,

demoiselles !

lignes s'élancent à la charge, en poussant le cri de guerre.

A cinq pas, nous leur lançons nos casse-tête à notre tour. Ils veulent les parer avec leurs boucliers ; mais ils se découvrent ; leur ligne de défense est désorganisée. Nous n'avons qu'un bond à faire.

Nous sabrons les têtes, les jambes, les épaules. Les nôtres sont encore presque tous intacts, que, déjà, leur première ligne, celle des plus braves et des plus forts est à terre. Les autres s'enfuient découragés, nous laissent maîtres des lances, des boucliers et des blessés auxquels nous donnons le coup de grâce...

Et, tranquillement, nous reprenons notre course à la suite du troupeau, qui est bien à nous. Nous ne songeons pas un instant à poursuivre les fuyards ; nous ne sommes pas venus pour tuer des hommes, mais pour enlever les vaches.

* * *

Vers le matin, nous arrivons au pays, au milieu de nos collines, de nos champs et de nos villages. Le troupeau marchait en tête, beuglant et mugissant. Nous le suivions fièrement, en chantant l'hymne de la victoire, tandis que les lances miroitaient au soleil levant et que les grelots de guerre retentissaient sous nos pas. Tout le monde accourait pour nous acclamer : c'était le triomphe...

Mes deux vaches ne me furent pas contestées, et, sans délai, je les conduisis chez ma fiancée.

Mais si vous croyez que je fus reçu avec des transports d'enthousiasme, c'est que vous ne connaissez pas encore ces demoiselles !

Quelques jours plus tard, avait lieu une grande danse de guerre, pour célébrer le succès de notre expédition.

J'attendais mon tour de " sortir ", lorsque j'aperçus au cou d'un beau guerrier *mooragani* un objet qui me fit trembler de colère.

C'était un collier de perles, que j'avais donné à ma future épouse !

J'eus la force de me retenir et d'attendre le moment où mon rival " sortit " pour se faire admirer.

Il était à peine arrivé au centre de l'arène, que je m'élançai après lui et lui donnai un coup de bâton sur l'épaule.

Frapper un guerrier avec un bâton, c'est la pire des insultes...

On peut frapper une femme, une vache, avec un bâton.

Mais un guerrier !

Il se retourne en fureur et m'aperçoit, le sabre au poing. Il a tout de suite compris. Il avait à prouver devant tous et toutes, que, s'il avait osé accepter des perles de ma fiancée, c'est qu'il était plus brave et plus fort que moi.

Nous croisâmes le fer ; et j'eus le bonheur de lui faire une blessure si sérieuse au bras droit, que j'aurais été un lâche de le tuer. Du reste, je n'en voulais pas à sa vie que j'aurais dû payer cent moutons. J'allais donc reprendre ma place, lorsqu'un casse-tête me siffla aux oreilles... C'était probablement un parent ou un ami de mon rival qui demandait un second duel...

Mais ce ne fut pas seulement un duel : la mêlée devint générale. Ceux qui avaient des querelles personnelles avaient jugé le moment venu de les vider. Ceux qui n'en

avaient pu

daient pas

Il y eu

fendues, u

casse-tête

Près de

un aussi gr

voir des co

Et tout

Le sorcier

la jalousie,

rie...

Heureuse

arrivèrent

pièces, dans

la paix.

Le lenden

ments nous

choisis parm

prurent place

sur ces petits

écoutèrent p

chaque cas.

La moindr

trente mouto

moutons ; un

trente — car

avaient pas voulu aider leurs amis. Et tous ne demandaient pas mieux que de se battre...

Il y eut des doigts coupés, des nez écrasés, des têtes fendues, un œil crevé, même un homme tué par un coup de casse-tête à la tempe.

Près de là, nos demoiselles prenaient, à ces joyeux ébats, un aussi grand plaisir que nous autres à donner et à recevoir des coups.

Et tout cela pour un collier de perles de deux sous !..

Le sorcier avait bien répandu sa poudre magique, mais la jalousie, au Kikouou, était plus forte que toute sorcellerie...

Heureusement que cinq ou six anciens à cheveux blancs arrivèrent enfin sur la scène, et, au risque d'être mis en pièces, dans la fureur aveugle du combat, réussirent à faire la paix.

* * *

Le lendemain, il fallut payer les dégâts, car ces amusements nous coûtèrent cher. Une vingtaine de nos "vieux", choisis parmi ceux qui n'avaient aucun intérêt en l'affaire, prirent place sous un grand arbre, et s'assirent en cercle, sur ces petits tabourets dont ils ne se séparent jamais. Ils écoutèrent patiemment le pour et le contre, examinèrent chaque cas.

La moindre goutte de sang versée fut payée : un doigt, trente moutons, dix pour chaque articulation ; un nez, cinq moutons ; un œil, trente ; la plus légère piqûre de lance, trente — car on est censé vouloir tuer un homme quand

on se sert de la lance ; — finalement, on en vint au cas du malheureux jeune homme tué.

Qui avait lancé le coup fatal ? Un seul le savait, et comment le connaître !

Nos vieux étaient des malins et connaissaient tous les moyens usités en pareil cas.

Ils nous conduisirent auprès du cadavre, et tous nous dûmes, par trois fois, sauter par-dessus, en jurant que nous étions innocents de sa mort...

Un seul n'osa le faire. Il fut déclaré coupable et condamné à payer cent moutons.

Or, le meurtrier, heureusement pour lui, appartenait au même *mohotega* ou clan que la victime. Voici comment il paya sa dette.

Il se rendit à l'écurie aux chèvres, ramassa une centaine de *mbimbi* ou crottins, les apporta soigneusement, les compta un à un devant les vieux et, au centième, sa dette était acquittée : il était censé avoir compté cent moutons.

Moi-même, j'obtins satisfaction complète de mes adversaires.

Mon futur beau-père fit appeler tous les vieux ; et il somma sa fille de faire un choix définitif.

Ma fiancée se baissa, prit une poignée de terre et la lança vers mon rival...

Par là, elle renonçait complètement à lui ; elle en faisait le serment solennel.

J'avais enfin conquis ma fiancée.

Le maria
cérémonie,
tration". J
trer " ma fi
Une belle
les couplets
ou cinq de m
Elle se tr
pagnes, écha
Mes amis
aux poignet
passible et r
et des cris é
au secours, c
Mais les c
et les pleurs
pagnes pour
ils commenc
mon vilage.
Elles étai
se seraient cr
plus opiniâtr
Et, entre n
de résister. C
avec cette be
je veux dire c

VIII. — L'âge de bois

Le mariage proprement dit était précédé d'une curieuse cérémonie, la *koika*, qu'on peut traduire par le mot " claustration ". J'avais payé la dot ; le jour et l'heure de " clautrer " ma fiancée étaient à mon choix.

Une belle soirée de *kechoukia*, où ma fiancée avait donné les couplets d'une voix merveilleuse, je dis un mot à quatre ou cinq de mes camarades.

Elle se trouvait au milieu d'un groupe riant de ses compagnes, échangeant les derniers propos avant de se séparer.

Mes amis s'approchent tranquillement et la saisissent aux poignets. Elle me regarde tout effarée ; ma mine impassible et résolue lui révèle tout... Ce furent des pleurs et des cris épouvantables ; toutes ces demoiselles appellent au secours, comme si les Massaïs venaient d'apparaître...

Mais les camarades ont la poigne solide et, malgré les cris et les pleurs de la captive, les efforts désespérés de ses compagnes pour la délivrer, ils se sont vite frayé un passage ; ils commencent à traîner et à pousser la prisonnière vers mon village.

Elles étaient ainsi faites, nos aimables fiancées. Elles se seraient cru perdues d'honneur, si elles n'avaient fait la plus opiniâtre résistance...

Et, entre nous, elle avait bien un peu raison de pleurer et de résister. C'était bien l'âge d'or qui finissait pour elle, avec cette belle soirée de danse ; l'âge de bois commençait, je veux dire celui du baton !

Je parle ici, bien entendu, d'une manière générale. Et je dois avouer que, dans la suite, ma chère femme ne me causa que rarement la douleur de la battre. Je puis même dire, en conscience, que je ne l'ai jamais rossée sans qu'elle l'eût mérité.

Donc, deux de mes amis traînaient ma fiancée par les poignets ; deux autres la poussaient par derrière. Majestueux et digne, moi, je suivais cette plaisante procession.

Il fallait traverser une rivière. Dans ces circonstances, on n'est pas censé avoir le temps de chercher le pont ou le gué. Car n'oubliez pas que toutes ces demoiselles continuent à pousser le cri d'alarme et à nous suivre.

Je vis donc ma fiancée disparaître peu à peu dans les flots, si bien qu'au milieu, elle en avait jusqu'au nez... Elle avait un joli nez tout court, bien retroussé... heureusement, car si elle l'avait eu un peu plus droit ou un peu plus long, elle n'aurait pu respirer. Et, tandis qu'elle le relevait fièrement au-dessus des eaux menaçantes, je l'aperçus illuminée par un des derniers rayons du soleil couchant.

Arrivée sur l'autre rive, elle se couche net, toute ruisse-lante, et ne veut plus se lever.

Un de mes amis saisit un bâton et, progressivement, augmente la vigueur des coups, jusqu'à ce que la pauvrete se soulève. Ces coups me faisaient du mal au cœur. Mais je vous le demande un peu, qu'est-ce que vous feriez vous-même si votre fiancée, après vous avoir accepté, vous avoir imposé l'âge de fer, vous considérait à la fin comme un odieux ravisseur ?

Il nous fallut une heure pour faire un trajet qui, d'ordinaire, ne demandait que dix minutes...

J'enferma
mère ; elle
ment des pro

Je mis un
la robe nupti
bien cousues
aux bords de
de toute rigu
le soir même
foyer, achete
coin du feu,
et, finalement
voisinage, à
réservé.

Tout en a
cœur restait
entrée définit
jours la libert
çailles.

Certaines
encore tenues
ne laissaient p

Elle ne vou
celle préparée
taient, en bar
deux, que dur
lamentations.

J'enfermai ma fiancée dans son cachot, la case de ma mère ; elle ne devait en sortir qu'après le complet achèvement des préparatifs du mariage.

Je mis une dizaine de jours à finir le tout : confectionner la robe nuptiale — deux ou trois belles peaux de mouton bien cousues ensemble, bien rougies et bien huilées, ornées aux bords de perles multicolores ; — construire la case, qui de toute rigueur, doit être commencée le matin et terminée le soir même ; chercher à la rivière les trois pierres dures du foyer, acheter nos deux petits tabourets pour les veillées au coin du feu, rassembler les pots et marmites en terre glaise et, finalement, faire préparer le lit par les matrones du voisinage, à qui, de temps immémorial, ce privilège est réservé.

Tout en achevant fiévreusement ces préparatifs, mon cœur restait troublé. Car, tant qu'elle n'avait pas fait son entrée définitive dans sa propre case, ma fiancée avait toujours la liberté de " sortir ", c'est-à-dire de rompre les fiançailles.

* * *

Certaines exigences que ces demoiselles se croyaient encore tenues de faire, même pendant leur " claustration ", ne laissaient pas que de m'ennuyer beaucoup.

Elle ne voulait accepter de nourriture, par exemple, que celle préparée par sa mère. Ses compagnes la lui apportaient, en bandes nombreuses, et, pendant une heure ou deux, que durait leur visite, je n'entendais que pleurs et lamentations.

Même l'eau, il fallait la lui chercher au village natal ; celle du nôtre lui était trop odieuse : n'avait-elle pas dû en traverser les flots amers, ce soir néfaste, aux splendeurs si ironiques, où finit son âge d'or, où commença l'âge de bois ?

* * *

Enfin, le dixième jour au matin, je lui fis dire que, le soir, elle entrerait chez elle. Elle sortit alors. On lui rasa le front, on lui noua sur l'épaule la robe nuptiale, et, guidée par une petite fille au moyen d'un long bâton d'aveugle, elle s'achemina à petits pas, le dos courbé comme sous un poids énorme, vers un de mes champs, pour y creuser quelques patates, et se remémorer ainsi l'un des plus importants devoirs de l'épouse : l'entretien du champ...

Cela fait, elle partit de nouveau, toujours guidée et à tout petits pas, le dos courbé, les yeux baissés et silencieuse, pour faire sa première visite... à sa mère. Elle lui apportait un cadeau de ma part, un régime de bananes. Et, quand elles eurent longuement et amèrement pleuré ensemble, la vieille lui donna un petit panier de provisions, qu'elle me remettrait le soir en rentrant chez elle, et qui serait le premier repas que je recevrais de sa main...

* * *

Le lendemain, j'offris des réjouissances princières à mes compatriotes.

J'avais invité les anciens et les anciennes à venir vider de

nombreuse rades, j'off guerrières, étaient un bananes et crainte de

On en p noces.

Malheur où les calel par un co c'était, je sonne ; l'au rappelez, c choisir.

Ma belle-dessus. Que bons vieux, au champ c oreille en la

Je n'ai ja gine de ce c

Et c'est ai plus ou moi nos goûts...

Nous dans étions joyeu

Nos " vieu buvaient pai

nombreuses calebasses de liqueur. Aux guerriers, mes camarades, j'offris les plus beaux moutons de mon troupeau ; aux guerrières, pour les consoler, car je dois avouer qu'elles étaient un peu jalouses de la " petite ", je distribuai des bananes et des perles ; et pour une fois, je pus le faire sans crainte de duel.

On en parla longtemps, de mon *osoni*, c'est-à-dire de mes noces.

Malheureusement, vers la soirée, à l'heure calme et sereine où les calebasses sont vides, la paix générale fut troublée par un combat singulier entre deux " vieilles ". L'une, c'était, je regrette d'avoir à le dire, ma belle-mère en personne ; l'autre, c'était la mère de la " grande ", vous vous rappelez, celle que le rat des champs m'avait empêché de choisir.

Ma belle-mère lutta vaillamment ; mais elle n'eut pas le dessus. Quand, au milieu du plus grand désordre, quelques bons vieux, assez peu solides sur leurs jambes, l'arrachèrent au champ de bataille, ma pauvre belle-mère avait une oreille en lambeaux...

Je n'ai jamais pu savoir, au juste, quelle avait été l'origine de ce combat mémorable, de ce duel à coups de griffes.

Et c'est ainsi que s'écoulait notre vie sauvage. Elle était plus ou moins paisible, mais suffisamment intéressante pour nos goûts...

Nous dansions, nous chantions, nous nous battions. Nous étions joyeux, libres et fiers : tous rois ou fils de rois...

Nos " vieux " nettoyaient le champ avec leurs " vieilles ", buvaient paisiblement la liqueur nationale, fille capiteuse

de la canne à sucre, offraient des sacrifices à notre *Ngai* et aux esprits des aïeux et, à l'ombre des grands arbres, écoutaient nos différends, ajustaient nos querelles, nous rendaient la justice...

Tout à coup, éclata une nouvelle étrange. Elle circula, rapide comme l'éclair, de colline en colline, de case en case, de bouche en bouche :

“ Les Blancs sont arrivés ! ”

Cela nous impressionna comme la nouvelle de la fin du monde... Et c'était bien la fin d'un monde en effet : la fin du nôtre...

(A suivre).

Lettre

Chanoine

a 1

NOU
t
d

wan.

Trois an
dans ce vi
peuple jus
d'intérêt.
sous le poi
de sérieux

Il y a p
au milieu
y a un an,
de nos aut
neur à la g

Ce n'est
vre d'archi

SASKATCHEWAN (Canada)

Lettre du R. P. Dom Tharsice Schmid

Chanoine Régulier de l'Immaculée-Conception, missionnaire
à Wakaw, vicariat apostolique de Saskatchewan

NOUS croyons satisfaire la religieuse piété des lecteurs des *Annales* en leur donnant des nouvelles de la Mission hongroise de Wakaw, en Saskatchewan.

Trois années se sont déjà écoulées depuis que, arrivés dans ce vicariat, nous avons commencé l'évangélisation d'un peuple jusqu'alors bien délaissé et cependant bien digne d'intérêt. Le petit grain de sénévé jeté en terre et broyé sous le poids de mille épreuves, semble avoir germé et donne de sérieuses espérances pour l'avenir.

Il y a peu de temps, nous transportions notre résidence au milieu de la région habitée par les Hongrois et là où il y a un an, nous célébrions sous la tente l'auguste sacrifice de nos autels, s'élève aujourd'hui une église qui fait honneur à la grande foi de notre population.

Ce n'est pas que l'édifice en lui-même soit un chef-d'œuvre d'architecture et de décorations, loin de là.

Notre église, longue de 50 pieds et large de 26 est une construction en planches de la plus grande simplicité. L'intérieur n'est même pas fait et nos ennemis pourraient très à propos nous attribuer cette parole dérisoire : *Hic homo cepit ædificare et non potiet consummare* ; il a commencé à construire et le voilà incapable d'achever. Luc., 14. Et néanmoins nous sommes fiers de notre église, car même dans sa grande pauvreté elle est le résultat de généreux efforts et de grands sacrifices.

Il importait de mettre une fois la main à l'œuvre afin de réagir contre les efforts de l'hérésie qui cherche toujours à gagner du terrain dans notre centre catholique ; aussi confiants en Dieu dont nous faisons l'œuvre et comptant aussi sur la charité des âmes dévouées à l'apostolat, nous nous sommes sérieusement mis à bâtir. Notre premier projet était de construire en loges, cela nous paraissait moins coûteux, mais bientôt nous fûmes obligés d'y renoncer, car jamais nous n'aurions pu trouver assez de bon bois pour achever notre bâtisse. Nous nous sommes donc décidés à bâtir avec des planches, ce qui est bien plus dispendieux, mais cependant cela a du moins le grand avantage d'être beaucoup plus durable. Dès que le toit fut placé, S. G. Mgr Pascal, vicaire apostolique de Saskatchewan, considérant l'urgence qu'il y avait d'ouvrir une église dans ce centre hongrois, en fit la bénédiction solennelle le 8 septembre. Quelle joie pour cette population d'avoir enfin son église ! depuis si longtemps elle en ressentait la privation.

Et cependant la joie fut loin d'être entière. L'église n'ayant pu être revêtue de planches à l'intérieur, faute de ressources, il a fallu l'abandonner dès l'apparition de l'hiver ; elle

se trouvait
chauffée. L
ancien mo
mystères d
de ce nom
et recouver
nos offices
habituels à
cérémonies
vous assuré
jours, je pre
lait dans l
les prières l
cifix et le b
bœufs mal
laquelle rej
l'enfant. Le
corbillard i
les distance
ce rigoureux

Pour Noël
petit presby
C'était bien
tif tout éta
consolation
de la foi viv

la Crèche de
Les Hong
quelle joie p

se trouvait en effet beaucoup trop inachevée pour être chauffée. Nous avons donc été obligés de reprendre notre ancien mode de mission qui consiste à célébrer les saints mystères de maison en maison ; si toutefois on peut appeler de ce nom nos habitations hongroises creusées dans le sol et recouvertes d'un toit en terre. Quand nous comparons nos offices actuels à ce que personnellement nous étions habitués à contempler dans nos belles églises d'Europe, cérémonies si majestueuses et si réconfortantes, nous éprouvons assurément un grand serrement de cœur. Il y a trois jours, je présidais un enterrement dont le convoi se déroulait dans l'ordre suivant : j'ouvrais la marche en chantant les prières liturgiques ; d'une main je portais un petit crucifix et le bénitier, de l'autre le rituel. A ma suite deux bœufs mal domptés traînaient une lourde voiture sur laquelle reposait une petite caisse renfermant le corps de l'enfant. Le père du petit défunt était le conducteur de ce corbillard improvisé, il était aussi l'unique assistant, tant les distances sont grandes et les chemins difficiles pendant ce rigoureux hiver.

Pour Noël, nous avons célébré la sainte messe dans notre petit presbytère bien trop étroit pour contenir tout le monde. C'était bien l'image de Bethléem. Autour de cet autel primitif tout était pauvreté et simplicité. Cependant pour ma consolation je voyais dans ces pauvres gens quelque chose de la foi vive des bergers qui ont été les préférés auprès de la Crèche du divin Sauveur.

Les Hongrois sont presque tous très religieux, aussi quelle joie pour ces pauvres gens lorsqu'ils reçoivent la

visite du missionnaire ! ils ont une grande vénération pour le prêtre et sont très honorés de le recevoir dans leurs pauvres masures. " Vous ne méprisez pas les pauvres " m'ont-ils dit déjà bien des fois.

Combien il importerait que nous puissions achever notre église, au plus tôt, afin de pouvoir rassembler tout ce monde qui a besoin d'être soutenu contre les attaques de l'erreur. Les sociétés protestantes ont leurs représentants dans notre mission. Avec leur argent et leurs cadeaux ceux-ci cherchent continuellement à imposer leur ministère à nos Hongrois. La tentation est souvent bien forte pour ces pauvres gens et il m'est déjà arrivé d'avoir à rebaptiser quelques enfants qui avaient été présentés auparavant au ministre.

Mais les ressources sont si rares dans le pays, nous n'avons d'assurés que nos honoraires de messe qui d'ordinaire sont de 25 cents et avec ces 25 cents il faudrait vivre, achever notre église et venir en aide à tant de pauvres gens qui nous entourent, surtout à la fin de cet hiver qui a été bien plus rigoureux que de coutume.

Nous comptons encore sur la divine Providence qui nous a soutenus jusqu'à cette heure, nous avons aussi confiance en la charité si chrétienne de ces âmes au zèle apostolique qui en nous envoyant des aumônes deviennent les coopératrices de notre œuvre. Fréquemment, je recommande à nos Hongrois de prier pour ceux qui nous viennent en aide, ils le font car ils aiment leur mission et sont heureux de témoigner leur reconnaissance à ceux qui veulent bien seconder leurs faibles efforts.

Nous joignons nos prières aux leurs. Tous les jours au

saint aute
Seigneur l
notre œuv
bonté a ce
ici-bas tra
sion de sor

saint autel et en communauté nous recommandons à Notre-Seigneur les âmes si généreuses qui nous soutiennent dans notre œuvre d'évangélisation ; et Dieu dans son ineffable bonté a certainement de grandes grâces pour tous ceux qui ici-bas travaillent de quelque manière que ce soit à l'extension de son divin royaume.

THARSICE SCHMID, C. R.

ASIE

VERS MOUSSOUL - LA - BOSSUE

Par le R. P. MARIE-BERNARD ALLO

DES FRÈRES PRÊCHEURS

Depuis un siècle et demi les Frères Prêcheurs possèdent une grande mission dans la partie orientale de la Turquie d'Asie, au cœur de la région illustre où fleurit l'antique civilisation ninivite. C'est la mission de Mossoul, Elle étend sa bienfaisante et lumineuse influence sur dix diocèses orientaux (sept chaldéens, deux syriens et un arménien). 82,000 catholiques se trouvent dispersés sur son territoire. Le R. P. Galland, supérieur, a sous ses ordres 23 religieux européens et 15 prêtres indigènes. Un missionnaire récemment arrivé dans ce poste lointain, le Rév. P. Allo, va nous faire le récit de son voyage.

I. — D'Alexandrette à Alep

LE 10 octobre, fête de saint Louis Bertrand, nous mouillions enfin devant Alexandrette. Notre voyage sur mer n'avait pas duré moins de dix-neuf jours, plus que le temps d'aller en Amérique et d'en revenir. Nous l'avons fait tout entier dans des condi-

tions exce
sous un
nous une
vanter d'a
cité recul
Tigre, en
attendent,

Ainsi, le
roun, com
lien d'asse
être ; ce p
n'était-ce

Mais, l'Asi
ses nouvea

Adieu c
l'espérance
Amanah, q
cime et s'es
Lupi, cons
plusieurs ra
et en route

En cinq
où il y a fo
deux dome
nous baise
dévotement
officiers de
et déclinons
Les gros b
nos domesti

tions exceptionnellement favorables, sur une mer d'huile et sous un ciel toujours pur. Désormais va commencer pour nous une odyssee que bien peu de touristes peuvent se vanter d'avoir faite, jusqu'à Mossoul, Mossoul-la-Bossue, la cité reculée et mystérieuse qui baigne ses pieds dans le Tigre, en face de Ninive enterrée, et où des frères nous attendent, loin, bien loin, derrière le désert.

Ainsi, le 10 octobre, arrivés à Alexandrette — *Scanderoon*, comme disent les Turcs, — nous quittons le *Saghulien* d'assez bon matin. Ce n'était pas sans mélancolie, peut-être ; ce paquebot, en dépit du mal qu'on en pouvait dire, n'était-ce pas comme le dernier point du sol de France ? Mais, l'Asie nous appelle, l'Asie où l'œuvre de Dieu attend ! ses nouveaux ouvriers.

Adieu donc, *Saghulien* ! Le temps est gai, tourné à l'espérance ; la mer a mis sa plus riche robe bleue ; le haut Amanah, qui entoure le golfe d'Alexandrette, s'est doré la cime et s'est poudré élégamment de violet. Le *kawas* de M. Lupi, consul d'Espagne, nous attend dans une barque à plusieurs rameurs. Un adieu cordial aux officiers du bord, et en route !

En cinq minutes, nous atterrissons sur une jetée en bois, où il y a foule pour nous voir. Tout d'abord se présentent deux domestiques de notre mission de Mossoul ; chacun nous baise la main, en mettant la sienne sur son cœur, très dévotement. Puis voici plusieurs personnages en uniforme, officiers de la douane ; nous leur montrons nos passeports et déclinons nos noms et qualités à un qui sait le français. Les gros bagages resteront au port pour subir la visite ; nos domestiques et nos bateliers prennent les valises et les

déposent au bureau de la douane. Les gens en uniforme faisaient mine de vouloir y fouiller ; mais le Père Galland nous évite ce désagrément par un petit mouvement de la main, discret et persuasif, très usité dans ces pays-ci. Alors une nuée de portefaix, qui nous faisaient escorte, se précipite sur les dites valises, et, sous la conduite de M. Lupi lui-même, nous nous rendons de la douane au consulat.

Scanderoun, bâtie dans une grande plaine à fièvres paludéennes, n'était, il y a une quinzaine d'années, qu'un amas de taudis infectieux. Depuis, on l'a assainie, on y a percé des rues larges et régulières ; aujourd'hui, son aspect général est celui d'une petite cité blanche du midi de l'Europe. Les maisons du quartier principal sont bâties la plupart à la française, c'est-à-dire avec des fenêtres larges donnant sur l'extérieur ; mais les terrasses sont déjà plus nombreuses que les toits.

M. Lupi vit avec son frère aîné, dans une maison dont il a été lui-même l'architecte. Elle est confortablement aménagée et meublée avec goût ; les pièces y sont très vastes, suivant la mode orientale. Dans la même rue, se trouvent divers consulats. Presque en face de celui de France, les Pères Carmes italiens ont leur mission. Ils sont deux ; la nouvelle église qu'ils construisent en ce moment sera fréquentée par plusieurs centaines de catholiques.

* * *

Le lendemain, après une visite à l'honorable consul de France, nous allons à la douane, essayer d'en retirer nos bagages.

Nos paup
phlets cor
demi plein
soumise en

Par suit
le matin
tirer avec
donc une p
de musique
les plans, s
firent une
fut excitée
d'ouvrages
pile suspe
Sœur. Les
tées. Nos j
au bureau
nous décl
tribunal de
geons les d
On apporte
plombs, et
notre entr
matières de

Dans la
un arabad

Nos pauvres malles ne contenaient ni dynamite, ni pamphlets contre Sa Majesté Impériale ; mais elles étaient à demi pleines de livres, marchandise dont l'importation est soumise en Turquie à une surveillance sévère.

Par suite de je ne sais quel changement survenu depuis le matin dans le personnel de service, on ne pouvait s'en tirer avec un simple *bakschich*. Les douaniers ouvrirent donc une première malle, où il y avait quantité de cahiers de musique et de livres traitant de beaux-arts. Les dessins, les plans, surtout la notation, leur parurent suspects ; ils en firent une pile à examiner. Dans une autre, leur vigilance fut excitée par la découverte d'un missel, d'un bréviaire et d'ouvrages en caractères allemands ou hébraïques : autre pile suspecte. Ils fouillèrent également la malle d'une Sœur. Les autres, je ne sais trop pourquoi, furent respectées. Nos pauvres livres, une trentaine en tout, sont portés au bureau de l'*effendi* ; celui-ci paraît un brave homme. Il nous déclare que tous ces livres doivent être soumis au tribunal de la censure, siégeant à Alep. Alors nous obligeons les douaniers à les emballer avec soin, sous nos yeux. On apporte deux caisses à cet effet ; la douane y met ses plombs, et on nous charge de les emporter nous-mêmes. A notre entrée dans Alep, les policiers s'empareront de ces matières dangereuses, pour en faire une sérieuse expertise.

* * *

Dans la matinée, le Père Galland avait fait marché avec un *arabadji* (voiturier), qui nous amena trois calèches

d'assez mauvaise mine. Nous nous y empilâmes. Un fourgon nous suivait, avec nos valises ; les domestiques y montèrent.

Fouette, cocher ! nous voilà partis de Scanderoun.

Nos calèches sont attelées à quatre chevaux de front. Un conducteur occupe le siège ; un autre conducteur de rechange est étendu à plat ventre sur le haut du véhicule ; la capote, pour ce motif, demeure obstinément relevée, quel temps qu'il fasse. Les portières n'ont ni vitres, ni rideaux, et l'intérieur pourrait être mieux capitonné ; les voyageurs, qui passent souvent la nuit en route, n'ont pour appuyer leur tête que les durs ressorts de ladite capote. Les chevaux et les cochers ne se pressent pas trop, et cela fait maugréer d'abord ; mais ils forcent bientôt l'admiration, ainsi que la calèche elle-même, quand on voit par où ils osent passer.

Maintenant un mot du paysage. Nous suivons la plaine marécageuse, mais bien cultivée à certains endroits. La route est égayée, çà et là, par des palmiers élancés, ou de grands chênes verts. Les habitations de paysans sont faites de feuilles ou de tiges de roseaux, assujetties entre des branches d'arbres. A une heure de Scanderoun, le chemin, encore bien entretenu, se met à monter en pente raide au flanc des montagnes. La nuit nous atteignit sur une hauteur d'où nous dominions déjà la vallée de l'Oronte, où la fameuse Antioche continue à vivre tristement sur ses propres ruines.

Alors la lune se leva, dans son plein, et le voyage devint fantastique. Nous entrions en pleine montagne, au milieu de rochers hauts et nus. La route montait, descendait, plus en spirale qu'un serpent qui se tortille. Elle se livrait à ces

contorsio
parapet
raides se
creuser di
au dépar
chers les
sur deux
croire qu
de poule,
pensions
était si pu

Soudain
bruits étr
le son d'u
liers, avec
nuer, joue
la bombar
au timbre
notre entr
promène
car la pou
tres. La n
nous nous
rieux clair

Que de
pas dérou
Alexandre
mille hom
1834, Ibra
Turcs, par

contorsions-là au bord de précipices très profonds ; aucun parapet n'en défend l'approche, et les tournants les plus raides se trouvent précisément là où le précipice paraît se creuser davantage. Les chevaux, que nous croyions indolents au départ, avaient pris le grand trot ou le galop : les cochers les excitaient encore, tout en chantant avec flegme, sur deux ou trois notes, des airs nasillards et aigus. J'ose croire que de moins braves que nous auraient eu la chair de poule, en dépit du flegme des cochers. Mais nous n'y pensions même pas. Le spectacle était merveilleux ; l'air était si pur, la lune si radieuse !

Soudain des lumières paraissent à un tournant, et des bruits étranges entrent dans nos oreilles. Nous distinguons le son d'un gros tambour, qu'on frappe à intervalles irréguliers, avec des grelots et des cymbales ; puis, sans discontinuer, jouent des instruments aigus, cousins du biniou et de la bombarbe bretonne. Bientôt des voix s'y mêlent, des voix au timbre approprié à la musique. C'est que nous faisons notre entrée dans la petite ville de Beïlan, et une noce s'y promène avec des torches, de la musique, des fusils aussi, car la poudre, en Asie, joue sa partie dans tous les orchestres. La noce, la ville, furent dépassées en un clin d'œil, et nous nous retrouvâmes plongés dans le silence du mystérieux clair de lune.

Que de tragiques révolutions humaines le temps n'a-t-il pas déroulées sur cette région ! Pas loin d'ici, à Issus, Alexandre, il y a vingt-deux siècles, broya avec ses trente mille hommes l'immense armée du grand roi de l'Asie. En 1834, Ibrahim-Pacha, l'Alexandre égyptien, enleva aux Turcs, par une attaque superbe, ce col de Beïlan où nous

roulons ; pénétrant en Anatolie, il serait allé, sans les puissances, jusqu'à Stamboul, jeter à bas la Sublime Porte. D'autres conquérants ont passé par là ; d'autres encore y passeront peut-être. Mais que peuvent nous faire les conquérants dans ce paisible clair de lune, ce paysage d'éternité ?...

Mais arrivons à Alep.

* * *

Alep a énormément perdu de son importance commerciale, depuis que le percement de l'isthme de Suez l'a fait déchoir du rang qu'elle occupait, de tête de la route des Indes. Elle n'en est pas moins toujours une des cités les plus riches de l'empire ; mais des aventuriers d'Europe n'auraient pas chance d'y faire fortune. On peut même dire qu'il n'y vient plus d'Européens du tout, si ce n'est quelques jeunes représentants de commerce envoyés par des maisons allemandes. Aussi, la société d'origine occidentale s'y est-elle bien conservée, joignant aux mœurs patriarcales du temps jadis une culture solide ; on cause dans leurs divans aussi agréablement que dans un salon de France.

M. André Marcopoli, consul du Portugal, nous offrit l'hospitalité. Il nous reçut avec une cordialité seigneuriale, empreinte de bonhomie et de finesse. Tout auprès habitent les autres consuls, ses cousins germains, fils de feu M. Nicolas Marcopoli, dont le nom est cher aux missionnaires de Mossoul.

Nous passâmes dans cette société huit bonnes journées, le

temps d'o
cela den
circonsta
vrit deux
l'autre de
étaient d
cela, nous
selle, pou

M. Mar
la censur
avertit n
qu'on nou
que les ce
livres alle

Enfin, l
cette ville
C'était co

Quel se
de Djézire
avantages
bas, avec
toujours à
verrons pe
courir de t

II

En tête
gieuses, all

temps d'organiser la caravane. Généralement, il faut pour cela demeurer à Alep deux ou trois semaines ; mais les circonstances nous servirent encore. L'abouna Reïs découvrit deux *caterdjis* (caravaniers), l'un de Mossoul même, l'autre de Mardin, dont les mulets, les chevaux et les ânes étaient déjà réunis, prêts à partir au premier signal. Sans cela, nous aurions dû nous-mêmes acheter des chevaux de selle, pour les revendre une fois arrivés à destination.

M. Marcopoli réussit à arracher nos livres aux griffes de la censure ; ils nous reviennent au complet. Cependant on avertit notre hôte que c'est par égard pour lui, uniquement, qu'on nous rend des ouvrages écrits en arménien ; je pense que les censeurs, avec leurs experts, entendent par là nos livres allemands.

Enfin, le vendredi 19 octobre, avant midi, nous quittâmes cette ville où nous avons reçu une si cordiale hospitalité. C'était comme un adieu au monde européen.

Quel sera notre itinéraire ? Le chemin de Diarbékir et de Djéziret n'est pas sûr ; il paraît que les tribus kurdes, si avantageusement connues depuis cinq ans, se fusillent là-bas, avec entrain. Le Père Galland se décide à nous mener toujours à Orfah, de l'autre côté de l'Euphrate, et là, nous verrons par où l'état du pays nous permettra de passer sans courir de trop gros risques.

II. — En caravane jusqu'à l'Euphrate

En tête de notre caravane, se trouvaient les quatre religieuses, allongées dans deux *tartérouanes*, boîtes peintur-

lurées qui ressemblent à des chaises à porteurs très primitives ; seulement, les porteurs sont des mulets. Sur la plus grande des deux tartérouanes flotte fièrement le drapeau tricolore.

Nous suivons, montés sur les êtres bizarres qui nous servent de chevaux ; ils ont les dehors de l'espèce chevaline, mais tout le caractère des mulets, sinon des chameaux. Les domestiques, eux, sont assis sur de vrais mulets, portant les menus bagages et les *schorbets*, cruches d'eau, où l'on se désaltérera chemin faisant.

En tête et en queue de la troupe marchent deux *zaptiés*. Ils ont pour uniforme un dolman, noir sans doute à l'origine, avec tresses et brandebourgs jaunes. Ils sont coiffés tous deux du voile des Arabes, que serre au front une corde en poils de chameau. Le premier est armé d'un long fusil, l'autre d'un sabre ; le premier a de vieilles bottes, sans éperons, l'autre se contente de babouches jaunes ; enfin, leur dolman à tous les deux est déboutonné, sans doute par manque de boutons.

* * *

La route d'Alep à l'Euphrate est très bien entretenue quelques lieues durant ; puis, elle se divise en sentiers incommodes, comme ces fleuves du Sahara qui se perdent en ruisseaux dans les sables. En Orient, il est bien difficile de commencer une entreprise, à cause de l'inertie des naturels, jointe à certaines hostilités secrètes et continues ; mais l'achever est chose à peu près impossible. Dans cette

immense ét
à peine s'il
villes, telles
une seule
laisse faire
qui nous pr
siècle, de ret
vieux Orient

Continuo
fer nous eût

Durant de
campagne b
et le ricin. I
pour purger
ter, aussi c
l'éclairage.

Au soir de
plein désert.
absolument
pour les mo

Nous nous
village assez
étaient mont
ques. Sur un
rivière tranq
et nos moucr

immense étendue qui va d'Alexandrette au golfe Persique, à peine s'il existe quelques tronçons de routes, autour des villes, telles qu'Alep, Orfah, Mossoul ; il n'y a pas encore une seule voie ferrée, malgré tous les plans que le Turc laisse faire aux ingénieurs. Enfin, c'est cette routine même qui nous procurera le plaisir, à nous, missionnaires du XXe siècle, de retrouver en plus d'un endroit, presque intact, le vieil Orient des patriarches.

* * *

Continuons donc notre longue odyssée, qu'un chemin de fer nous eût fait accomplir en deux jours.

Durant deux ou trois heures, nous marchons dans une campagne bien cultivée, où abondent les cotonniers, le tabac et le ricin. Le ricin ! On fait à Alep assez d'huile de ricin pour purger tout l'univers ; mais on ne peut guère l'exporter, aussi cette drogue y est-elle à vil prix : elle sert à l'éclairage.

Au soir de notre première journée, nous sommes déjà en plein désert. Les pistes serpentent sur un terrain pierreux, absolument nu. Pas un arbre, à peine quelques brins d'herbe pour les moutons.

Nous nous arrêtons, avant qu'il fût nuit, non loin d'un village assez important. Tous les habitants, pour nous voir, étaient montés sur les terrasses de leurs maisonnettes cubiques. Sur une grande étendue de terrain plat, au bord d'une rivière tranquille, nous trouvons déjà installés nos *caterdji* et nos moucres, avec la cinquantaine d'ânes et de mulets

qui portent approvisionnements et bagages. Nous mettons pied à terre et les Sœurs parviennent à s'extraire des *tartérouanes* où elles sont emboîtées, assez peu satisfaites de ce premier essai, qui les a fait passer par toutes les appréhensions du mal de mer.

* * *

Nos domestiques, aidés de quatre hommes qui conduisent les mules des *tartérouanes*, dressent deux tentes, une pour les Sœurs, l'autre pour nous. Chacun dispose son lit de camp pour la nuit, et, pendant que le souper s'apprête, nous échangeons les impressions de cette première journée, en regardant tomber le soleil.

Notre cuisinier, Thoma, à moustache blanche, à figure débonnaire, est un vieux Kurde du village de Mar-Yacoub. Il a l'honneur d'être maire de sa commune, mais il n'a pas été empêché par ses fonctions administratives de venir nous chercher à Scanderoun. Il a avec lui un de ses administrés, nommé Youssef. Tous deux ont des types européens — car les Kurdes, on le sait, sont nos frères en Japhet — et l'aspect général de gendarmes en retraite. Tous deux sont coiffés à l'arabe, et vêtus d'un paletot brun, avec de larges pantalons de toile bleue, rayés de lignes blanches longitudinales. Tous deux sont armés de vieux fusils, qui se chargent encore avec la bague.

Nos trois autres domestiques sont d'abord Naoum, un compositeur de notre imprimerie de Mossoul (il parle bien français, et il est comme le chef des autres), puis un jeune

homme non
âges, Abdu
ger de son

Thoma se
au goût des
et accomm
n'avons-not
d'abord, ne
celle du cou
serves de
qu'un de
met orient
bouilli), et
roses, comm
encore des
épaissi aut
fort goûtées

Nous fim
avec un ap
l'étouffante
qu'on était
précipitait
assiettes, ne
du désert, d

Pendant
très étincel

homme nommé Saïd, et, enfin, un Mossouliote entre deux âges, Abdul-Massih (serviteur du Christ), qui est boulangier de son état.

Thoma sait fort bien faire cuire le mouton et le poulet au goût des Frandjis, farcir les tomates et les aubergines et accommoder le riz d'une façon appétissante. Aussi n'avons-nous qu'à nous féliciter de la cuisine du désert qui, d'abord, nous semblait devoir dépasser en mortification celle du couvent. Le matin, nous déjeûnions avec des conserves de Marseille ; le soir, Thoma nous apprêtait quelque un de ses grands plats, auxquels se joignait quelque met oriental : du pilau, ou du *bourghoul* (blé concassé et bouilli), et même des douceurs, non plus de la confiture de roses, comme à Alep, mais des pistaches et autres fruits, ou encore des espèces de chandelles faites avec du jus de raisin épaissi autour d'une mèche par la cuisson ; elles étaient fort goûtées.

Nous fîmes donc, ce soir-là, le premier repas de ce genre avec un appétit aiguisé par le grand air. Que de fois, dans l'étouffante salle à manger du *Saghaliën*, pendant ces repas qu'on était deux heures à servir, au bruit de la grue qui précipitait les colis à fond de cale et faisait danser nos assiettes, nous avons soupiré après la liberté et la frugalité du désert, du grand désert où nous serions chez nous !

*
* *

Pendant ce temps, la nuit était descendue, très noire et très étincelante.

En s'écartant à une centaine de mètres du campement, on atteignait le bord de la rivière. Le ciel se réfléchissait là dans l'eau silencieuse, et la surface liquide était comme une ouverture sur un autre abîme, plein d'étoiles, qui se serait étendu sous la terre, à l'infini. Une brise qui devait venir de loin, de très loin, passait doucement. La voix d'un muletier, la chanson triste d'un Arabe du campement, semblaient percer des amas de siècles pour arriver à nos oreilles. Ce pays n'a pas changé, depuis que les patriarches bibliques le parcouraient avec leurs troupeaux, sur l'ordre de Iaweh l'Eternel ? L'un d'eux n'a-t-il pas campé ici ? Ne s'est-il point, par une nuit toute semblable, assis à l'endroit où je m'assieds ?

C'est en méditant sur des pensées de cette nature que je revins sous la tente.

* * *

Le lendemain, nous fûmes réveillés de bonne heure, en pleines ténèbres. Il fallait, ce jour-là, faire une longue étape. Les Sœurs avaient dressé sous leur tente l'autel portatif. Après une toilette sommaire, au bord de l'eau, nous allâmes assister à la messe, dite par le Très Rév. Père Calland. Et nous nous mîmes en marche au moment où l'aube commençait à blanchir le bord du ciel.

Et, chaque jour, il en fut ainsi. On se levait tôt, à 4 heures, parfois avant ; chacun commençait par se frotter les yeux énergiquement. Nous nous réunissions une demi-heure après, sous la petite tente, notre chapelle ; l'un de nous y était arrivé à l'avance et nous attendait pour le

saint sacr
faire not
ciel profc

Les me
s'ébrouai
de deux c
prenait u
difficulté.
ou refusa
cards des
de som
fissent ex
en route.

geaient à
Nous
chargées,
ture ; au
prendre g
en selle, e

Nous
pants, les
pleine d'
invisibles
seul suffir
noir évit
encore n
l'obscurité
ped est d
ils la rach

saint sacrifice. Après la messe, nous nous dispersions pour faire notre action de grâces, en contemplant les étoiles du ciel profond.

Les moucres commençaient à charger les animaux, qui s'ébrouaient. Cette opération accomplie à la lueur incertaine de deux ou trois falots, et avec toute la lenteur orientale, prenait un certain temps. Elle n'était pas, d'ailleurs, sans difficulté. Un âne s'échappait, un mulet lançait des ruades ou refusait obstinément d'entrer à reculons dans les brancards des *tartérouanes*. Il fallait, sur le bât de chaque bête de somme, mettre deux malles ou deux paquets qui se fissent exactement équilibre ; sans quoi, tout serait tombé en route. Cela demandait des tâtonnements, qui nous obligeaient à patienter.

Nous buvions une forte tasse de café ; puis, les bêtes chargées, chaque cavalier s'occupait de rechercher sa monture ; au milieu de la confusion et des ténèbres, il fallait prendre garde d'enfourcher le bien d'autrui. On se mettait en selle, et notre masse imposante finissait par s'ébranler.

Nous chevauchons dans la nuit, par des sentiers grimpants, les membres tout engourdis de sommeil, et l'âme pleine d'une vague appréhension, au bruit des cailloux invisibles qui roulent sous les pieds de nos montures. Un seul suffirait à les faire buter, et nous ne pouvons, dans ce noir éviter les obstacles. Ah ! nous ne connaissons pas encore nos chevaux. Ils voient beaucoup mieux, dans l'obscurité, que l'être raisonnable qui les "dirige", leur pied est d'une sûreté incomparable. Cette qualité, d'ailleurs, ils la rachètent par une riche collection de défauts.

Le ciel blanchit toujours ; un flot de vagues perlées et roses déferlent à l'est, sur les plages diaphanes du firmament. A mesure qu'elles montent vers le zénith, d'un mouvement ample et sans secousses—tel le rythme majestueux d'un grand maître, — quelque chose aussi nous monte du cœur, et un flot de vie s'épanche avec une douceur irrésistible dans nos membres alourdis et nos sens endormis. Enfin une vague plus éclatante amène de dessous l'horizon le globe solaire, et, soudain, d'un bout à l'autre de l'empyrée, éclate une joie intense, un immense et silencieux sourire de toute la création. Les animaux mêmes semblent s'y associer ; ils redressent la tête, ils pressent le pas.

La terre que nous foulons est bien nue, des buttes jaunes parsemées de roches grises ; mais, l'éclat du ciel tourne tout à la gaité. Quel appétit quand nous faisons halte vers 9 heures du matin pour manger nos conserves, à l'ombre d'un petit mur en ruines !

* * *

Dès le premier jour, nous nous aperçûmes que nos chevaux étaient plutôt faits pour porter des charges que des cavaliers. Ils montrèrent d'abord une inclination fâcheuse à se mettre au milieu des ânes et des mulets, pour régler leur allure sur celle de ces bêtes inférieures. Quelques arguments bien appliqués leur ayant fait sentir que nous n'étions pas des bagages, ils se résignèrent à faire bande à part. Mais quelle bande ! Ils s'en allaient lents et lourds, l'un derrière l'autre, laissant pendre la tête entre les jambes dès qu'on leur rendait la main. Impossible de les faire

trotter. Le
rient ; les
l'amble. Q
lancés, au p
de quinze n

Nous rec
habitudes d
étaient cho
un vieux e
Européens -
tête, il dans
défaire. C'e
pas besoin, e
du jarret, ou
bien.

Ainsi, d'u
d'admirer le
reux ou par

La Syrie
n'est chauve
s'aperçoit bie

Il y a là d'
l'idée de sarcl
primitif form
gner le sol ; p
produisent de
craint de trop
en aurait ve
blés sont pres

trotter. Le trot est à peu près inconnu aux chevaux d'Orient ; les Arabes ne vont qu'au pas ou au galop, parfois à l'amble. Quant à faire galoper les nôtres, après les avoir lancés, au prix de mille efforts, ils s'arrêtaient court au bout de quinze mètres.

Nous reconnûmes, enfin, qu'il valait mieux respecter les habitudes de ces vieilles bêtes, pour qui la bride et le mors étaient choses absolument nouvelles. Si l'on met un mors à un vieux cheval arabe — à part ceux qu'ont dressés des Européens — il résiste, il écume, il donne des coups de tête, il dance sur place, il cherche tous les moyens de s'en défaire. C'est un animal très vif et très docile ; il n'en a pas besoin, car il obéit au moindre mouvement de la main, du jarret, ou même du torse de celui qui le monte, s'il monte bien.

Ainsi, d'un train paisible, qui nous laissait tout loisir d'admirer le paysage, nous passions sur des plateaux pierreux ou par des défilés au bord de jolies rivières.

La Syrie est merveilleusement arrosée. Tout ce pays n'est chauve et pelé que par la faute des hommes ; on s'aperçoit bien, auprès des villages, que le sol est fertile.

Il y a là d'immenses pièces de terre, que nul jamais n'eut l'idée de sarcler ni d'épierrer. Le soc de la charrue, ce soc primitif formé d'un pieu à pointe de fer, n'a fait qu'égratigner le sol ; pas trace de fumure, et, malgré tout, ces terres produisent de belles moissons. Seulement, le cultivateur craint de trop produire, et de faire qu'il s'enrichit. Le fisc en aurait vent ; on lui commanderait, au moment où les blés sont presque mûrs, de ne pas y toucher avant que des

experts ne soient venus évaluer la récolte, pour fixer en proportion ses impositions. Telle sont en Turquie, les beautés de l'impôt sur le revenu. Les experts viendraient, bâton en main, sans se presser, au bout de deux ou trois mois, et toute la récolte, en attendant, serait gâtée. Le progrès de l'agriculture dans ces conditions est difficile.

De même, il n'y a pas de routes ; et pourtant, dans cette région, les transports sont considérables. A chaque instant, nous croisons des caravanes ; dans l'une j'ai compté cent trente-sept chameaux, liés les uns aux autres, en longue file. En tête, comme une minuscule locomotive qui traînerait d'énormes wagons, est attaché un petit âne, de la taille d'un grand chien danois ; ce bourricot sert de pensée directrice à toute la masse. D'autres fois, c'étaient des armées de mulets ; certains avaient des cloches pendues au cou ou accrochées aux flancs.

Toutes les caravanes transportent du millet, du *sous* (bois de réglisse), des étoffes de Perse, des noix de galle du Kourdistan, des laines brutes, des cuirs, des pétroles du Caucase. Leur abondance montre à quel point le trafic pourrait devenir actif en Syrie, avec une ligne de chemin de fer.

Il n'y a encore que des lignes télégraphiques, dont les poteaux se dressent en plein champ. Nous longeons une de ces lignes presque continuellement, jusqu'à Biredjik. La piste est jalonnée de débris d'animaux, que les caravaniers ont laissé mourir là. Voici un pauvre bourricot les pattes en l'air ; plus loin, c'est la colonne vertébrale et les côtes d'un chameau, que les chacals n'ont pas fini de disperser. Enfin, par ci par là, il y a de petits monticules de pierres

sèches que
singulier :

Durant
nous passâ
tés par de
nomades, fi
type et cer

Dans l'a
de ces villa
nous.

Comme
mande à Di

Au milie
sursaut ; pu
prenant la
voleurs sont
bêtes du ca
d'acheter à
une perquis
qu'on a trav
zaptié rentre
léra point de

Notre tro
dent. Nous
avait trois an
mais à plus g

sèches que les gens du pays regardent au passage, d'un air singulier : là-dessous gît le corps d'un homme assassiné.

* * *

Durant notre deuxième étape, qui fut de huit heures, nous passâmes à côté de plusieurs villages turcomans, habités par des descendants des hordes de Tamerlan. Ces nomades, fixés maintenant au sol, conservent toutefois leur type et certains de leurs usages. Ils sont métayers du sultan.

Dans l'après-midi, nous dressâmes notre tente près d'un de ces villages, à côté d'une grande caravane installée avant nous.

Comme la veille, on se repose, on soupe, on se recommande à Dieu, et on s'endort.

Au milieu de la nuit, des coups de feu nous réveillent en sursaut ; puis le bruit cesse, on se rendort. Le lendemain en prenant la tasse de café matinale, nous apprenons que des voleurs sont venus en effet ; ils ont même dérobé une des bêtes du caterdji de Mardin, un jeune mulet qu'il venait d'acheter à Alep. L'Abouna-Keïs envoie un gendarme faire une perquisition dans le village voisin et dans les autres qu'on a traversés la veille. Inutile de dire que, le soir, le *zaptié* rentrait bredouille. Notre pauvre caravanier ne déco-léra point de tout le reste du voyage.

Notre troisième journée ne fut marquée par aucun incident. Nous campâmes sur une butte, au bas de laquelle il y avait trois arbres. C'était encore aux environs d'un village, mais à plus grande distance que la veille, et pour cause. Si

on nous prenait un mulet à chaque étape, bientôt il n'en resterait plus. Les zaptiés et les moucres furent donc plus vigilants ; toute la nuit, ils chantèrent leurs mélopées et, de temps en temps, le cri des sentinelles turques : " *Karakol ! Karakol !* " d'où vient peut-être notre verbe caracoler, faisait le tour du camp. Aussi, le matin de la quatrième journée, bêtes et gens se réveillèrent au grand complet.

C'était ce jour-là que nous allions passer l'Euphrate à Biredjik. Les ondulations du terrain, beaucoup plus prononcées, annonçaient déjà le voisinage du grand fleuve qui sépare la Syrie de la Mésopotamie.

* * *

Durant les premières heures de marche, notre caravane défile entre des collines uniformément atteintes de la pelade turque. Malgré cela, certaines sont pittoresques, et quelques bouquets d'arbres suffiraient à rendre charmant le paysage.

Nous eûmes une alerte. Nous commençons à gravir une pente, bien doucement. Au sommet, apparaît un cavalier sombre qui lance son cheval contre nous, ventre à terre. Le voile de sa coiffure arabe flotte au vent de la course et sur son dos un long fusil danse à la bretelle. Apparition peu rassurante. D'autres bandits doivent le suivre de près ; dans un instant le *goum* tout entier va surgir, nous allons entendre les cris sauvages des écumeurs du désert. Nous sommes perdus ; gendarmes et domestiques sont dispersés, on n'aura pas même le temps d'armer les fusils. Toutes ces pensées nous traversent l'esprit comme un éclair.

Mais c
sauté à b
nous, la fi
un Capuc
ses sanda
main. L'a
formidabl

" — D'e

" — De
autres Pèr

Effective
attelée de t
nous aussi.
on renouv

François et

Le Père
et soyeuse
émaciée pa
rement ave
par un hive
pas encore

Nous cau
Orfa, la m
pour nous r
dit adieu, o
tinuons not
faite sur le

Notre car
vrons à l'h

Mais cet éclair n'a pas fini de briller, que le cavalier a sauté à bas de sa jument, et se trouve debout au milieu de nous, la figure joyeuse. C'est un Capucin ! un Frère convers, un Capucin arabe de Mossoul, avec son froc, sa longue barbe, ses sandales. Il reconnaît le P. Galland, et va lui baiser la main. L'angoisse qui nous serrait le gosier se résout en un formidable éclat de rire :

“ — D'où venez-vous donc, Frère ? ”

“ — De Diarbékir. Le Père supérieur arrive avec deux autres Pères, en *araba* ”.

Effectivement, bientôt apparaît une grosse et lourde *araba*, attelée de trois chevaux et flanquée de zaptiés. Elle s'arrête ; nous aussi. On met pied à terre, on fait les présentations et on renouvelle cordialement le baiser traditionnel de saint François et de saint Dominique.

Le Père Giovanni-Antonio, avec sa haute taille, sa longue et soyeuse barbe blanche, ses yeux brillants, sa douce figure émaciée par les austérités et la maladie, contraste singulièrement avec son compagnon. L'état de sa santé, compromise par un hivernage dans les neiges d'Arménie, ne lui permet pas encore de supporter la fatigue d'un voyage à cheval.

Nous causons quelques minutes. Il nous annonce que, à Orfa, la maison du missionnaire capucin sera préparée pour nous recevoir. Après des souhaits réciproques, on se dit adieu, on remonte en voiture ou à cheval, et nous continuons notre route, ravis de cette rencontre fraternelle faite sur le 35^e méridien de longitude Est.

Notre caravane arrive sur un plateau, d'où nous découvrons à l'horizon la ligne bleuâtre des montagnes qui en-

caissent le lit du fleuve. Ce plateau est verdoyant : *sous* et millet y poussent en abondance ; de grands troupeaux de moutons, dont les oreilles longues, droites et pointues pendent comme celles des épagneuls, et dont la queue a dégénéré en un volumineux sac de graisse, aussi large que la croupe de l'animal, broutent là une herbe meilleure, au bord des petits ruisseaux. Il s'y trouve même quelques arbustes.

* * *

En face de nous, sur l'autre rive de l'Euphrate, Biredjik apparaît toute blanche, avec une ceinture de bois et de jardins. Bientôt, par une pente abrupte, nous descendons dans une large plaine, que le fleuve couvre tout entière aux grandes crues du printemps. La caravane, à cent mètres devant nous, devenait complètement invisible sous le nuage de poussière qu'elle soulevait. Les pieds de nos chevaux enfonçaient profondément, faisant craquer les galets polis. En dix minutes, nous fûmes à l'Euphrate.

Le vénérable fleuve, n'a à l'automne, rien de majestueux ; il n'est guère plus large que la Marne, et des bancs de sable encombrant son lit, le partagent en filets d'eau guéables. Mais Biredjik est le délice des yeux. On l'a souvent dit, les villes orientales sont toutes charmantes à voir du dehors ; mais aucune ne mérite cette réputation au même degré que Biredjik. Du milieu de la verdure, elle descend toute blanche et coquette se laver les pieds dans l'Euphrate, et répand ses maisons, en un désordre harmonieux, sur les flancs de deux collines aux lignes très douces. Un minaret aussi gracieux

qu'on peut sur un autre regard pronudité du vue se repose gaze légère

Il n'y a pied du n d'une const coque de ne au-dessus e comme la p ils n'en ont est coupé e d'un à deux ne se relèvent n'envahisse planches in le bâtiment aurait perc l'éperon d'une courbe, fort bout, d'une

C'est là d bêtes, gens, mieux dans de la place.

Notre en lequel un a famille de moins des es quèrent tout petit bagage batelier un que malprop

qu'on peut en rêver un, jaillit au bord du fleuve : à gauche, sur un autre mamelon, une antique forteresse lui jette un regard protecteur ; à droite, un grand bois lui cache la nudité du désert et, en face d'elle, au bout de la plaine, sa vue se repose sur les mûriers sombres et les monts drapés de gaze légère. Le soleil répand sur tout cela une vie magique.

Il n'y a pas encore de pont ; mais les bacs quittent le pied du minaret pour venir nous prendre. Ces bacs sont d'une construction bizarre ; on dirait la moitié d'une demi-coque de noix, ou plutôt de pistache ; leur avant se dresse au-dessus de l'eau, et se recourbe en pointe vers le ciel comme la proue des trirèmes antiques ; quant à leur arrière, ils n'en ont point : au beau milieu de sa courbure, le bateau est coupé et présente une ouverture béante entre des parois d'un à deux mètres. Le fonds est presque au ras de l'eau et ne se relève que juste de ce qu'il faut, pour que le flot n'envahisse pas l'embarcation. Les parois sont faites de planches imbriquées à la manière des écailles de poisson. Et le bâtiment hybride, pareil à la moitié d'un cétacé qui aurait perdu l'autre en prenant ses ébats trop près de l'éperon d'un gros navire, se dirige au moyen d'une godille courbe, formée de plusieurs pièces de bois mises bout à bout, d'une longueur totale de six à huit mètres.

C'est là dedans que s'empile le personnel des caravanes, bêtes, gens, bagages, tout péle-mêle, pataugeant à qui mieux mieux dans l'infecte sentine qui occupe au moins la moitié de la place.

Notre embarquement prit un certain temps, pendant lequel un autre bac arriva de la rive opposée, avec une famille de Bédouins si bronzés, qu'ils devaient venir au moins des environs de Bagdad ou de Bassorah. Ils débarquèrent tout près de nous, avec deux ânes chargés de leur petit bagage. Pendant que le chef de la famille payait au batelier un medjidieh (4 fr. 40), ses cinq enfants, aussi jolis que malpropres, s'approchaient de nous avec curiosité ; sa

femme, enveloppée de chiffons rouges, bleus, verts, jaunes, vint nous demander en arabe, parmi les bouffées de sa cigarette : " Vous êtes probablement des étrangers ? " Elle avait le visage découvert, comme beaucoup de musulmanes nomades, ce qui nous fit voir que ses joues bistrées étaient tatouées de fleurs bleues, et sa lèvre inférieure teinte de la même couleur. Ne disputons pas des couleurs ni des goûts.

Nous nous embarquâmes enfin, et les bacs monstrueux nous eurent bientôt déposés sur l'autre rive. Nos bateliers, pour ramer, se tenaient debout sur le rebord de la barque ; leurs pieds nus les y maintenaient accrochés, avec autant de solidité et de perfection d'équilibre que s'ils fussent nés quadrumanes.

Remontés à cheval, nous traversons d'abord un petit bazar ouvert ; puis, par les rues grimpantes et tortueuses, fangeuses abominablement, nous arrivons à l'autre bout de la ville. Ces rues, fort étroites, étaient pleines de gens qui nous regardaient passer sans le moindre signe de bienveillance. La population de Biredjik n'est plus arabe, mais turque, comme celle d'Orfa ; à ce titre, elle s'est distinguée lors des massacres d'il y a cinq ans, et c'est à peine si la ville renferme encore quelques chrétiens. Nous n'eûmes pas la moindre envie de nous arrêter dans ce lieu, si ravissant à distance ; nous allâmes camper au haut de la montagne, à deux kilomètres près des sources.

Comme à l'ordinaire, les conducteurs des *tartérouanes* veillent sur notre sécurité durant notre sommeil. De curieuses gens, ces conducteurs. Avec leur tunique courte et sans manches, de couleur rouge ou noire, leur culotte bleue et leurs demi-guêtres serrées au mollet par des bandelettes, ils avaient vaguement l'air de soldats romains. Ces hommes étaient jeunes et très résistants. Après avoir fait douze lieues à pied, ils passaient la nuit à monter la garde.

(A suivre).